Carmontelle, Louis Carrogis
Amusemens de société

AMUSEMENS

DE

SOCIETÉ,

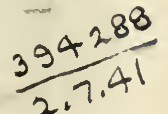
OU

PROVERBES

DRAMATIQUES.

Prix, 36 sols.

by [L. C. Carmontelle]



A PARIS,

Chez SÉBASTIEN JORRY, Imprimeur-Libraire, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise, au Grand Monarque & aux Cigognes,

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

PROVERBES

CONTENUS

Dans cette ſixiéme Partie.

LA
MEDAILLE
D'OTHON,

QUARANTE-UNIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

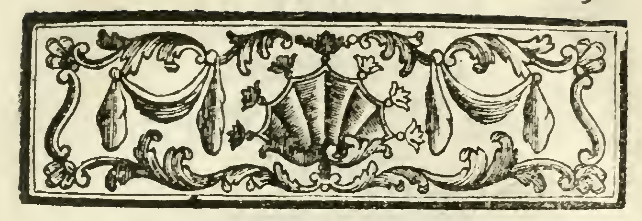
M. DEVERBERIE.

M. DELAMERCI.

L'ABBÉ DE L'EXERGUE.

LEROUX, *Laquais de M. Deverberie.*

La Scene est chez M. Deverberie.



LA *MEDAILLE D'OTHON*, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DEVERBERIE, LEROUX.

M. DEVERBERIE.

Tu dis que M. Delamerci viendra ſûrement ?

LEROUX.

Oui, Monſieur; il a envoyé ſçavoir quand vous rentreriez,

M. DEVERBERIE.

C'eſt bon. Il faut faire du chocolat.

LEROUX.

A l'heure qu'il eſt ?

M. DEVERBERIE.

Oui.

LEROUX.

Pour qui ?

M. DEVERBERIE.

Pour lui.

LEROUX.

Mais, Monſieur, on ne prend pas de chocolat l'après-midi.

M. DEVERBERIE.

Non pas tout le monde, mais lui.

LEROUX.

A la bonne-heure.

M. DEVERBERIE.

C'eſt que je veux qu'il goute le mien, il s'y connoît, & il l'aime beaucoup.

LEROUX.

Allons. *Annonçant* M. Delamerci.

SCENE II.

M. DEVERBERIE, M. DELAMERCI, LEROUX.

M. DELAMERCI.

Ah, Monſieur Deverberie, enfin, je vous trouve; j'avois bien peur de vous manquer.

M. DEVERBERIE.

Je n'avois garde de ne pas vous attendre, d'abord que j'ai ſçu que vous aviez à me parler; mais avant tout, je vous en prie, prenez une taſſe de chocolat.

M. DELAMERCI.

Je vous remercie.

M. DEVERBERIE.

C'eſt que vous ne connoiſſez pas celui-là; Leroux, allez donc.

LEROUX.

Oui, Monſieur.

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je vous ſuis bien obligé.

M. DEVERBERIE.

Quelles façons! Allons, allons, faites toujours.

M. DELAMERCI.

Mais réellement, je n'en veux pas.

M. DEVERBERIE.

Vous n'en prendrez que ce que vous voudrez. Leroux ? *à M. Delamerci.* Voulez-vous du pain avec ?

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je ne veux rien.

M. DEVERBERIE.

Ah, oui, oui. Leroux ayez ſoin d'avoir un petit pain.

LEROUX.

Oui, Monſieur.

M. DEVERBERIE.

Et dépêchez-vous.

LEROUX.

Cela ne ſera pas long.

SCENE III.

M. DEVERBERIE, M. DELAMERCI.

M. DEVERBERIE.

Je ſuis bien-aiſe que vous preniez de mon chocolat, parce que vous vous y connoiſſez

bien, & que vous me direz ce que vous en penſerez.

M. DELAMERCI.

Je vous réponds que je n'en prends jamais & ſur-tout à cette heure-ci.

M. DEVERBERIE.

Oh, il ne vous fera pas de mal, il eſt fait chez moi.

M. DELAMERCI.

Voulez-vous me laiſſer dire ce qui m'améne?

M. DEERBERIE.

Volontiers; mais c'eſt que j'étois bien-aiſe d'être ſûr avant, d'avoir votre avis ſur mon chocolat.

M. DELAMERCI.

Vous connoiſſez l'Abbé de l'Exergue ?

M. DEVERBERIE.

Si je le connois ? Sûrement. Eh, vous me faites ſonger ! . . . Il doit venir ici cette après-dînée ; c'eſt lui qui m'a procuré le cacao, il faudra bien qu'il en prenne auſſi du chocolat.

M. DELAMERCI.

Vous n'avez que votre chocolat dans la tête ; mais puiſque l'Abbé vient ici, il faut bien que je l'attende.

M. DEVERBERIE.

Sans doute, vous prendrez du chocolat ensemble.

M. DELAMERCI.

C'eſt un homme très-curieux en médailles, à ce que vous m'avez dit?

M. DEVERBERIE.

C'eſt très-vrai. Leroux? Je crains qu'il n'en faſſe pas aſſez.

M. DELAMERCI.

Ne vous inquiétez pas de cela. Je voudrois cauſer avec l'Abbé un peu pour ſçavoir...

M. DEVERBERIE.

Permettez que j'aille dire à Leroux...

M. DELAMERCI.

Cela n'eſt pas néceſſaire.

M. DEVERBERIE.

Allons, comme vous voudrez; mais vous ſerez cauſe qu'il n'y aura pas aſſez de chocolat de fait.

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je n'en prendrai pas, ainſi il y en aura toujours aſſez pour l'Abbé.

M. DEVERBERIE.

Oh, bon, vous prendrez auſſi tous les denx. Eh bien?

M. DELAMERCI.

Eh bien, si l'Abbé avoit une certaine Médaille qui me manque, je serois le plus heureux homme du monde.

M. DEVERBERIE.

Vous sçaurez cela en prenant du chocolat ensemble.

M. DELAMERCI.

On m'a dit qu'il l'avoit, & vous sentez bien que s'il vouloit me la céder...

M. DEVERBERIE.

Oh, il le fera, puisqu'il m'a cédé le cacao avec quoi j'ai fait mon chocolat.

M. DELAMERCI.

Ce n'est pas la même chose.

M. DEVERBERIE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

SCENE IV.

M. DELAMERCI, L'ABBÉ, M. DEVERBERIE, LEROUX.

LEROUX, *annonçant.*

MONSIEUR l'Abbé de l'Exergue.

M. DEVERBERIE.

Ah, le voilà. Je ſçavois bien moi qu'il viendroit. Leroux, il faut faire une taſſe de plus.

LEROUX.

Oui, oui, Monſieur.

L'ABBÉ.

Dequoi ?

M. DEVERBERIE.

Du chocolat, vous en prendrez.

L'ABBÉ.

Oh, pour cela non.

M. DEVERBERIE.

Faites, faites toujours.

LEROUX.

Oui, Monſieur.

M. DEVERBERIE.

Deux pains, trois pains, vous entendez ?

LEROUX.

Oui, oui.

M. DEVERBERIE.

Ah, écoutez. *Il parle à l'oreille de Leroux.*

M. DELAMERCI.

Monſieur l'Abbé, j'avois la plus grande envie de vous voir.

L'ABBÉ.

Monſieur, je ſuis charmé de cette rencontre, il y a longtems que je ſçai que vous avez le plus beau Cabinet de Médailles qui ſoit au monde, &....

M. DELAMERCI.

Monſieur, il eſt vrai, mais....

M. DEVERBERIE, *revenant.*

Il faut un peu de tems, pour qu'il ſoit bon ; mais vous n'attendrez pas trop. Je vous détourne peut-être. Ah, Leroux, mettez nous toujours une table.

LEROUX.

Celle-là ?

M. DEVERBERIE.

Non, l'autre, celle de bois d'Acajou. Tenez, la voilà tout près de vous.

LEROUX.

C'eſt vrai. *Il apporte la table.*

M. DEVERBERIE.

Allez-vous-en à préſent.



SCENE V.

M. DELAMERCI, L'ABBÉ, M. DEVERBERIE.

L'ABBÉ, *à M. Delamerci.*

MONSIEUR, vous avez les plus belles collections...

M. DEVERBERIE.

Il est un peu étourdi ; mais il fait très-bien le chocolat.

M. DELAMERCI.

Monsieur l'Abbé, il n'y a point de belle collection quand elle n'est pas complette.

M. DEVERBERIE.

Oh, mais l'Abbé fera votre affaire, il est très-obligeant, & je me souviendrai toujours du cacao...

L'ABBÉ.

Ne parlons pas de cela.

M. DEVERBERIE.

Mais c'est la base du chocolat. Que je ne vous interrompe pas, je vous prie.

M. DELAMERCI.

Une piéce qui me seroit bien précieuse ;

c'eſt une Médaille d'Othon, & l'on dit que vous en avez une.

L'ABBÉ.

Il eſt vrai, & très-belle même ; elle eſt de bronze.

M. DELAMERCI.

Vous pourriez me faire un très-grand plaiſir.

L'ABBÉ.

Il faut ſçavoir ; ſi c'eſt quelque échange...

M. DELAMERCI.

Non ; c'eſt cette Médaille d'Othon, qui juſtement me manque, & qu'on m'a dit que vous aviez achetée avant-hier. Si vous vouliez me la céder...

L'ABBÉ.

Si elle vous fait un ſi grand plaiſir !...

M. DELAMERCI.

C'eſt réellement un ſervice, & je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

L'ABBÉ.

Mais il y aura peut-être moyen de nous arranger.

M. DELAMERCI.

Comment ?

L'ABBÉ.

Si vous avez quelque choſe qui me convienne.

M. DELAMERCI.

Je ne crois pas, & puis cela seroit trop long, je pars demain.

L'ABBÉ.

Hé bien, à votre retour.

M. DELAMERCI.

Non, je vous en supplie; dites ce que vous en voulez.

L'ABBÉ.

Je ne fais ordinairement que des échanges, & j'ai une chose en vue pour laquelle je la donnerois volontiers. Si vous pouviez l'avoir...

M. DELAMERCI.

Je l'aurois bien si j'avois le tems, chargez-vous de l'acheter. Combien en veut-on?

L'ABBÉ.

C'est une affaire de dix louis.

M. DELAMERCI.

Eh bien, je m'en vais vous les donner. Votre Othon est-il chez vous?

L'ABBÉ.

Non, je l'ai ici.

M. DELAMERCI.

Finissons notre affaire.

M. DEVERBERIE.

Oui, avant de prendre du chocolat.

L'ABBÉ.

Je ne peux pas.

M. DELAMERCI.

Pourquoi cela? d'abord que vous l'avez ; ſongez donc que je voudrois partir demain de bonne heure.

L'ABBÉ.

Je comprends bien.

M. DELAMERCI.

Vous n'êtes engagé avec perſonne pour cette Médaille ?

L'ABBÉ.

Non.

M. DELAMERCI.

Voyons-la.

L'ABBÉ.

Je ne peux pas vous la montrer à préſent.

M. DELAMERCI.

Comment ?

L'ABBÉ.

J'ai des raiſons ; vous l'aurez demain.

M. DELAMERCI.

Mais d'abord que vous l'avez ici, pourquoi

me remettre ? Je vais vous compter vos dix louis.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt pas là ce qui m'arrête.

M. DELAMERCI.

Je n'y comprends rien ; mais je vous prie en grace, de me faire le plaiſir de me la céder actuellement.

L'ABBÉ.

Je vous jure que je ne demande pas mieux.

M. DELAMERCI.

Mais quelle raiſon pouvez vous avoir ?

L'ABBÉ.

Je ne puis pas vous la dire.

M. DELAMERCI.

Oh pour cela, Monſieur l'Abbé, je ne puis pas m'empêcher de croire que vous voulez la céder à un autre.

L'ABBÉ.

Je vous jure en honneur que vous l'aurez.

M. DELAMERCI.

Et vous ne voulez pas me la montrer ?

L'ABBÉ.

Si je le pouvois, croyez...

M. DELAMERCI.

He bien, dites-moi ſeulement pourquoi; je ne vous demande que cela.

L'ABBÉ.

Vous êtes bien preſſant.

M. DELAMERCI.

Que diable cela vous fait-il?

L'ABBÉ.

Mais c'eſt que...

M. DELAMERCI.

Dites donc?

L'ABBÉ.

Allons; mais en vérité.... je vous dis que....

M. DELAMERCI.

Quoi! allez-vous encore vous défendre?

L'ABBÉ.

Puiſque vous le voulez abſolument...

M. DELAMERCI.

Je vous en prie.

L'ABBÉ.

Il faut bien y conſentir. Vous ſçaurez qu'avant-hier au ſoir j'achetai cette Médaille, qui eſt réellement très-belle,

M. DELAMERCI.

Je vous en crois ſur votre parole.

L'ABBÉ.

Celui qui me la vendit, voulut abſolument me donner à ſouper ; c'étoit dans le quartier S. Victor, où l'on ne trouve point de fiacres : je fus donc obligé de revenir à pied. En paſſant dans une petite rue, deux hommes qui marchoient derriere moi, me firent craindre qu'ils ne fuſſent des voleurs ; j'eus beau doubler le pas, ces hommes me ſuivoient, & ma crainte augmentoit. J'étois très-occupé de ſauver ma Médaille, & je m'embarraſſois peu du reſte. Je pris le parti de l'avaler. Je n'eus pas plutôt fait, que ces deux hommes tournerent par une autre rue, & je me repentis de ma peur.

M. DELAMERCI.

Depuis ce tems-là....

L'ABBÉ.

Depuis ce tems-là, je l'ai toujours dans le corps, ainſi vous voyez bien que je ne peux pas vous la montrer ; elle ne me fait point de mal.

M. DEVERBERIE.

Hé bien, prenez du chocolat, cela fera peut-être que....

L'ABBÉ.

Non, au contraire : ainſi vous voyez bien que j'avois mes raiſons.

M. DELAMERCI.

Il eſt vrai ; mais quand pourrai-je donc partir ?

L'ABBÉ.

Je ne ſçai pas ; mais d'ici à deux ou trois jours, ſeulement...

M. DELAMERCI.

Quoi ! deux ou trois jours ! ...

L'ABBÉ.

Je ne peux pas répondre du tems.

M. DELAMERCI.

Mais n'y auroit-il pas quelques moyens à prendre ; car cela me dérange prodigieuſement.

M. DEVERBERIE.

C'eſt dommage que l'Abbé croye que le chocolat... mais eſſayez en toujours.

L'ABBÉ.

Tenez, puiſque vous êtes ſi preſſé...

M. DELAMERCI.

Voyons ?

L'ABBÉ.

Venez-vous-en chez moi, en chemin nous passerons chez mon Apoticaire...

M. DELAMERCI.

Je vous entends.

L'ABBÉ.

Et peut-être finirions-nous cette affaire-là tout de suite.

M. DELAMERCI.

Allons, je le veux bien; ne perdons pas de tems.

M. DEVERBERIE.

Vous ne voulez donc pas de chocolat?

M. DELAMERCI.

Une autre fois.

M. DEVERBERIE.

Demain avant de partir ?

M. DELAMERCI, *en s'en allant.*

Oui, oui.

L'HOMME

QUI CRAINT D'AIMER.

QUARANTE-DEUXIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

La MARQUISE DE LERY.

Le COMTE DES GLANTIERES.

Le CHEVALIER DE S. FURCY.

La Scene est chez la Marquise de Léry.



L'HOMME QUI CRAINT D'AIMER, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le COMTE, Le CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MONSIEUR le Comte, Madame la Marquiſe va paſſer ici dans le moment, elle vous prie de l'attendre, ainſi que Monſieur le Chevalier.

Le CHEVALIER.

Moi ? pourquoi faire ?

Le COMTE.

Elle veut te voir, faire connoiſſance avec toi.

Le CHEVALIER.

Expliquons-nous , chez qui ſuis-je ici ?

Le COMTE.

Chez la Marquiſe de Léry.

Le CHEVALIER.

Comment la Marquiſe de Léry !

Le COMTE.

Eh bien , qu'eſt-ce que tu as donc ?

Le CHEVALIER.

Je veux m'en aller , tout-à-l'heure.

CHAMPAGNE.

Monſieur , Madame va venir.

Le COMTE.

Oui , oui dites qu'il attendra.

SCENE II.

Le COMTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Je ne vois pas où eſt la plaiſanterie, de vouloir abſolument me faire connoître une femme, malgré-moi.

Le COMTE.

Effectivement, je te conſeille fort de te plaindre. La Marquiſe eſt une femme charmante. Tu en as entendu parler comme cela du moins.

Le CHEVALIER.

C'eſt préciſément parce qu'on dit qu'elle eſt charmante, que je ne veux pas la voir.

Le COMTE.

Songes donc qu'elle joint à la figure la plus délicieuſe, une grace dont on n'a point d'idée; un ſon de voix qui pénétre l'âme, la ravit, l'enchante! dès le premier moment, on eſt avec elle comme ſi on l'avoit toujours connue; elle a tous les tons, elle inſpire la confiance, enfin il n'y a point de femme comme

cela. On a plus d'eſprit avec elle qu'avec les autres femmes, elle ſaiſit tout ce que vous dites, elle ſemble ne faire que déve-lopper vos penſées, & elle les fait naître.

Le CHEVALIER, *bruſquement.*

Adieu.

Le COMTE, *le retenant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette folie?

Le CHEVALIER.

Folie? c'eſt peut-être l'action la plus ſage que j'aurai faite de ma vie.

Le COMTE.

De venir chez une femme qui a envie de te connoître depuis longtems & de ne la pas voir; c'eſt du moins très-peu honnête.

Le CHEVALIER.

Il n'eſt pas ici queſtion d'honnêteté... En un mot, je veux m'en aller.

Le COMTE.

Cette biſarrerie te décrieroit entierement. Je ne t'ai jamais vu auſſi ſingulier; c'eſt in-concevable!

Le CHEVALIER.

Cependant j'ai raiſon; mais vous autres gens légers, vous n'êtes pas faits pour com-

prendre cela. Ainſi je veux m'en aller abſolument.

Le COMTE.

Que veux-tu donc que je diſe à la Marquiſe ?

Le CHEVALIER.

Tout ce que tu voudras ; mais je ne la verrai point.

Le COMTE.

Malgré la légéreté dont tu m'accuſes, ne puis-je ſçavoir ces raiſons ? Peut-être ſerai-je plus digne de les entendre que tu ne le penſes.

Le CHEVALIER.

Une autre fois....

Le COMTE.

Non, ce n'eſt qu'à cette condition que je te laiſſerai aller.

Le CHEVALIER.

Ah ! puiſque tu le veux, écoute-moi.

Le COMTE.

Voyons.

Le CHEVALIER.

Cette fantaiſie qu'a Madame de Léry de me voir me rappelle une ſuite de malheurs que j'ai éprouvés, qui ont empoiſonné le reſte de ma vie.

Le COMTE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Tu as connu la Comteſſe de Grandpré ?

Le COMTE.

Oui, elle étoit bien.

Le CHEVALIER.

C'étoit une femme adorable ! Un étourdi comme toi me méne chez elle, préciſément comme tu fais aujourd'hui ici. J'avois juſques-là été extrêmement diſſipé, je ne croyois pas plus à l'amour qu'à la conſtance ; ces idées n'étoient jamais entrées dans ma tête. A peine ai-je vû cette femme, que je ſuis entierement changé ; rien de tout ce qui m'enchantoit auparavant, ne peut plus me plaire, Madame de Grandpré eſt tout pour moi.

Le COMTE.

Voilà un grand malheur, effectivement !

Le CHEVALIER.

Je crus m'appercevoir que je faiſois ſur elle la même impreſſion. Le portrait que tu as fait de Madame de Léry eſt préciſément le ſien. On jouoit ce jour-là un Opéra nouveau, elle m'y mena. L'Opéra, il n'en fut

pas queſtion pour moi, je ne vis & n'entendis rien du tout, tant j'étois occupé d'elle. Elle me retint à ſouper, je ne ſçai ce que je devins pendant tout ce tems-là ; c'étoit une preſſe qui n'avoit rien d'égal. Elle s'en apperçut bien, à ce qu'elle m'a dit depuis ; & comme je lui plaiſois, elle fut charmée de trouver une occaſion de m'engager encore plus fortement & de s'aſſurer de moi. Elle propoſa de jouer la Comédie, toute la Compagnie applaudit à ce projet. On diſtribua les rôles ; j'eus celui de Darviane dans Mélanide, & elle fit celui de Roſalie.

Le COMTE.

C'eſt à merveille !

Le CHEVALIER.

Oui ; mais cette facilité que j'eus d'exprimer mes ſentimens, fit que ma paſſion devint encore plus forte.

Le COMTE.

Tu devins heureux ?

Le CHEVALIER.

Que j'ai payé cher ces inſtans de bonheur ! On n'a jamais rien éprouvé de pareil !

Le COMTE.

Tu crains donc. . . Ah, voilà la Marquiſe, il n'y a plus moyen de reculer.

Le CHEVALIER, *voyant entrer la Marquiſe.*

Ah, Ciel !

SCENE III.

La MARQUISE, Le COMTE, Le CHEVALIER.

Le COMTE.

MADAME, j'ai eu toutes les peines du monde à retenir le Chevalier; mais enfin je vous le livre.

La MARQUISE.

Monſieur le Chevalier, il y a mille ans que j'ai envie de faire connoiſſance avec vous; cela ne doit pas vous étonner; parce que ſûrement vous devez être très-recherché.

Le CHEVALIER.

Moi, Madame, je ne ſçai pas pourquoi, & vous en conviendriez bien, ſi j'avois l'hon-

neur

neur d'être un peu plus connu de vous, cela n'empêche pas que je ne ſois extrêmement flatté....

Le COMTE.

Il eſt très-modeſte, Madame, le Chevalier.

La MARQUISE.

C'eſt ſouvent le défaut des gens d'un vrai mérite.

Le COMTE.

Marquiſe, vons ne ſortez pas encore & j'aurai le tems de faire une viſite avant; je reviens dans le moment & je vous laiſſe le Chevalier.

Le CHEVALIER.

Madame, je crains de vous importuner. *Il veut s'en aller.*

La MARQUISE.

Point du tout, reſtez donc. Comte, vous ne me ferez pas attendre?

Le COMTE.

Non, Madame, non.

SCENE IV.

La MARQUISE, Le CHEVALIER.

La MARQUISE.

ASSEYEZ-VOUS donc. *Ils s'aſſoyent.* Vous avez été longtems hors de Paris ?

Le CHEVALIER *regardant la Marquiſe avec embarras.*

Oui, Madame, des affaires que je ne prévoyois pas, & puis l'habitude d'être à la Campagne....

La MARQUISE.

Le Comte prétend, que vous êtes devenu un peu ſauvage ; mais c'eſt qu'il eſt bien léger & qu'il ne tient pas un plan. Pour moi je ne trouve pas que ce ſoit exiſter que de n'être jamais avec ſoi-même, que dans les chemins ; & je fais grand cas des gens qui aiment la ſolitude ; ce goût-là eſt une preuve que l'on ſçait penſer & cela annonce un caractere ſolide.

Le CHEVALIER.

Solide, Madame, ſi voulez. D'ailleurs plus on penſe, plus on eſt malheureux ; il ſemble

que c'eſt à force de parler beaucoup, qu'on parvient à ſe convaincre que les gens qui ne peuvent s'attacher à rien, évitent bien des maux.

La MARQUISE.

Mais n'être attaché à rien, c'eſt préciſément nager dans le vuide; ce n'eſt pas exiſter, vous en conviendrez bien.

Le CHEVALIER.

C'eſt du moins n'être jamais dans le cas de rien perdre, & comme on ne peut compter ſur rien, je crois que c'eſt une ſorte de prévoyance à laquelle on ne doit pas ſe refuſer.

La MARQUISE.

Vous direz tout ce que vous voudrez; mais vous ne me perſuaderez jamais que ce ſoit là votre ſyſtême; c'eſt un propos qui ſent le dégoût du monde; je me ſuis quelquefois ſurpriſe dans cet état-là, c'eſt pourquoi je m'y connois, & je crois qu'en peu de tems je vous devinerois... Je parierois que vous avez l'ame du monde la plus franche, la plus ſenſible ?

Le CHEVALIER.

Je ne ſçaurois être fâché de la bonne opi-

nion que vous avez de moi. . . Mais quoique je haïſſe la diſſimulation. . . je craindrois que vous ne me pénétraſſiez trop facilement. . . . Il n'y a pas toujours à gagner à être vu à découvert. *Il ſe leve.*

La MARQUISE.

Où allez-vous donc ?

Le CHEVALIER.

Je ne veux pas abuſer plus longtems de votre complaiſance ; je ſens combien peu je ſuis amuſant, & je ſors pénétré de la bonté avec laquelle vous m'avez ſouffert.

La MARQUISE.

Souffert ! ce n'eſt pas là un terme fait pour vous ; je veux que vous reſtiez, je l'exige comme s'il y avoit longtems que nous nous connûſſions ; parce que j'eſpere que ce ne ſera pas une connoiſſance d'un jour non plus.

Le CHEVALIER.

Madame. . .

La MARQUISE.

Que faites-vous aujourd'hui ?

Le CHEVALIER.

Madame, j'ai beaucoup d'affaires, & je compte. . . .

La MARQUISE.

Des affaires après dîné ! cela n'eſt pas poſſible, il faut abſolument que vous voyiez la Piéce nouvelle, je vous donnerai une place dans ma loge. Vous ne pouvez pas refuſer cela.

Le CHEVALIER, *à part.*

Je ſuis perdu ! *à la Marquiſe.* Madame, je ne ſçai point juger un Ouvrage nouveau, du tout... quand vous l'avez vû, on exige votre avis, & cela m'embarraſſe toujours.

La MARQUISE.

Oui, je crois tout-à-fait cela.

Le CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai ; ainſi trouvez bon que je n'aye pas l'honneur de vous ſuivre.

La MARQUISE.

C'eſt une défaite que ce propos-là. Vous devez juger les ouvrages d'eſprit & de ſentiment avec le tact le plus fin, j'en ſuis convaincue ; mais ſi vous ne voulez pas dire votre avis, nous vous en fournirons ; car vous ſouperez avec moi, & vous ſentez bien qu'on parlera un peu de la Piéce nouvelle.

Le CHEVALIER.

Madame, je ſuis engagé depuis longtems, &c....

La MARQUISE.

Tenez, Monſieur le Chevalier, c'eſt comme vos affaires cet engagement-là, je ne crois pas plus à lui qu'à l'autre. Réellement il y a auſſi trop de ſauvagerie dans votre conduite, je veux vous rendre au monde, il n'y a point de Société où vous ne deviez être ſûr de plaire, quand vous ne reculerez pas toujours au lieu de vous livrer. Chevalier, vous ſouperez donc ici.

Le CHEVALIER.

Puiſque vous le voulez, Madame, je ne puis vous réſiſter. *à part.* Où ſuis-je?

La MARQUISE.

Il ſemble que vous ayez l'air du regret. Votre réſerve me fait rire. Je ſuis preſque perſuadée que vous finirez par nous aimer à la folie.

Le CHEVALIER, *à part.*

O Ciel! *Il ſe leve encore.*

La MARQUISE.

Que faites-vous donc?

Le CHEVALIER, *troublé.*

Je penſois. . . .

La MARQUISE.

Cette idée vous épouvante ?

Le CHEVALIER.

Non, Madame. *à part.* Elle devine tout ce que je penſe.

La MARQUISE.

Venez donc ici, écoutez. Dans la ſitua-tuation où vous me paroiſſez, vous devez aimer beaucoup la campagne.

Le CHEVALIER.

Oui, Madame, je compte même y retourner inceſſamment.

La MARQUISE.

Vous avez raiſon, ce n'eſt que là où l'on vit réellement enſemble, où l'on cauſe, où l'on ſe connoît, & s'il y a de vraies liaiſons, je crois que c'eſt à la campagne qu'elles ſe ſont formées ; n'eſt-ce pas là ce que vous avez éprouvé comme moi ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame, les liaiſons de Paris ſont légéres, parce qu'elles ſe forment dans un ſouper, une partie de ſpectacle, de jeu.

La MARQUISE.

Oui, oui, elles ne peuvent pas avoir de ſuites ; auſſi comme je veux que la nôtre ſoit mieux fondée, je vous retiens pour paſſer un mois à Léry ; voilà la campagne où vous irez inceſſamment ; il ne faut pas que vous diſiez non ; c'eſt une choſe arrangée.

Le CHEVALIER.

Mais. . . .

La MARQUISE.

J'ai affaire de vous abſolument. Vous jouez très-bien la Comédie, j'en ſuis ſûr, je veux que vous la jouiez avec nous.

Le CHEVALIER *troublé, à part.*

Ah ! je vais m'enfuir ! . . .

La MARQUISE.

Oui, nous jouons le Philoſophe Marié, j'aime le rôle de Céliante à la folie, il faudra que vous preniez celui de Damon, il eſt charmant.

Le CHEVALIER.

Madame, je vous prie de m'en diſpenſer.

La MARQUISE.

Pourquoi ? Vous devez bien jouer les rôles d'Amoureux.

Le CHEVALIER.

Non, Madame, je ne joue que les Valets, & je ſuis bien votre ſerviteur. *Il ſort avec précipitation.*

LA MARQUISE.

Où allez-vous donc ? ... Celui-là eſt incompréhenſible. Ah, voilà le Comte, je l'entends, il va m'expliquer tout cela.

SCENE V.

Le COMTE, La MARQUISE.

Le COMTE.

HÉ bien, le Chevalier s'en va.

La MARQUISE.

Je ne te comprends pas, je n'ai jamais rien vû de plus ſingulier.

Le COMTE.

Comment, ſur le portrait que je lui ai fait de vous, il ne vouloit pas vous voir.

La MARQUISE.

Et quel portrait donc ?

Le COMTE.

Mais celui qu'on en peut faire ; vous vous

connoiſſez, & tout ce qu'on vous a répété mille fois eſt très-vrai.

La MARQUISE.

Je ne crois pas que le Chevalier m'ait vue avec les mêmes yeux que vous.

Le COMTE.

Vous vous trompez.

La MARQUISE.

Mais pourquoi me fuir? Je l'ai traité le plus honnêtement du monde. Je lui ai même offert de le mener à la Piéce nouvelle.

Le COMTE, *riant.*

Tout de bon?

La MARQUISE.

Sûrement. Je lui ai propoſé de ſouper ici.

Le COMTE, *riant.*

C'eſt délicieux!

La MARQUISE.

J'ai voulu l'engager à venir à Léry, & pour cela je lui ai offert de jouer un rôle d'Amoureux dans nos Comédies.

Le COMTE, *riant.*

C'eſt inconcevable!

La MARQUISE.

Il m'a dit qu'il ne faiſoit que les Valets;

qu'il étoit bien mon ferviteur , & il s'eft enfui.

Le COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah. Vous en rirez vous-même, quand vous fçaurez... mais il eft tard, partons, je vous dirai tout cela en chemin.

La MARQUISE.

Je fuis auffi furprife de vos ris que de la conduite du Chevalier.

Le COMTE, *riant.*

Vous verrez fi j'ai tort de rire. *Ils s'en vont.*



LA
ROSE ROUGE.
QUARANTE-TROISIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. BROSSART, *Maître Peintre.*

Me. BROSSART.

M. VINOT, *Cabaretier.*

BERTRAND, *Garçon Cabaretier.*

La Scene est chez M. Broſſart.



LA
ROSE ROUGE,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. BROSSART, M^e^. BROSSART.

M. BROSSART, *tenant une pipe de tabac.*

POURQUOI ne veux-tu pas mettre des carottes dans notre ſoupe ? toujours des navets, des navets ! dis-moi donc une raiſon ?

M^e^. BROSSART.

Parce que la Fruitiere ne veut pas m'en donner.

M. BROSSART.

Pourquoi cela ?

Me. BROSSART.

Parce qu'elle n'en a pas.

M. BROSSART.

Elle n'en a pas ?

Me. BROSSART.

Non, & elle dit qu'elle ne veut point s'en charger, parce que ſes pratiques ne les aiment pas.

M. BROSSART.

Je les aime moi. Il faut aller ailleurs.

Me. BROSSART.

Mais je n'ai pas d'argent, & elle me fait crédit.

M. BROSSART.

Ah, de l'argent, de l'argent ! la voilà, toujours de l'argent ! ce n'eſt pas de l'argent qu'il faut demander, c'eſt des carottes.

Me. BROSSART.

Tu ne veux pas me donner d'argent, parce que tu ne ſçais pas en gagner.

M. BROSSART.

Je ne ſçai pas en gagner ; je ne ſuis pas Maître Peintre ? Dis donc le contraire.

Me. BROSSART.

Pardi ! je le ſçai bien que tu l'es, puiſque c'eſt

c'eſt avec ma dot que tu as été reçu. Mais qu'eſt-ce que tu ſçais faire ?

M. BROSSART.

Tout ce qu'on me demande.

Me. BROSSART.

Oui, tu n'as pas toujours des diſputes avec les gens pour qui tu travailles?

M. BROSSART.

Parce qu'ils changent d'avis, eſt-ce ma faute à moi ? Les plus habiles gens ſont expoſés à cela.

Me. BROSSART.

Mais du moins ils ont de l'ouvrage, & toi tu n'en as pas ; je ſuis bien malheureuſe de t'avoir épouſé.

M. BROSSART.

Sçais-tu que c'eſt bien de l'honneur que je t'ai fait ; ſans moi tu n'aurois jamais été la femme d'un homme d'épée.

Me. BROSSART.

Ah, oui, voilà un bel homme ! où eſt le profit ?

M. BROSSART.

Ne t'embarraſſe pas, j'aurai bientôt de l'ouvrage.

Me. BROSSART.

Et comment cela ?

M. BROSSART.

Tu ſçais bien ce Cabaretier qui vient de s'établir à côté de chez nous ?

Me. BROSSART.

Qui, Monſieur Vinot ?

M. BROSSART.

Oui, il m'a dit ce matin ; Monſieur Broſſart, j'irai vous voir tantôt, j'aurai affaire à vous ; je parie que c'eſt pour avoir une enſeigne.

Me. BROSSART.

Sçauras-tu lui en faire une ?

M. BROSSART.

Si je le ſçaurai ?... Aſſurément j'y ai déja penſé, & je veux en faire une belle, qui me donnera bien des pratiques, quand on la verra.

Me. BROSSART.

Je le ſouhaite ; mais s'il vient, il faut qu'il te trouve à travailler du moins.

M. BROSSART.

Oui, tu as raiſon, je m'en vais délayer du rouge que j'ai là.

Me. BROSSART.

Et en as-tu, une enſeigne ?

M. BROSSART.

Oui, j'ai celle que j'avois faite pour ce Limonadier qui n'en a pas voulu & que j'ai effacée.

Me. BROSSART.

A la bonne heure. Je crois voir M. Vinot qui vient.

M. BROSSART.

Allons, donne-moi le pot au rouge.

Me. BROSSART.

Tiens, le voilà.

M. BROSSART.

De l'eau, de l'eau ?

Me. BROSSART.

Elle eſt à côté de toi.

M. BROSSART.

C'eſt bon, va-t-en ; il ne faut pas que les femmes ſoient témoins, quand les hommes parlent d'affaires.

Me. BROSSART.

Je m'en vais au-devant de M. Vinot, pour le faire entrer.

M. BROSSART.

Oui, dis-lui que je ſuis très-occupé.

Me. BROSSART.

Ne t'embarraſſe pas.

SCENE II.

M. BROSSART, *délayant du rouge.*

On ne paye plus les talens à préſent ! cependant il ne faut pas avoir l'air chagrin. Chantons un peu pour nous égayer.

Il chante.

* *Vaſte mer, dont le calme perfide*
Séduit les Mortels ambitieux,
Crois-tu ſur ta plaine liquide
Que j'affronte mille périls affreux ?

* *Vieille Chanſon.*

SCENE III.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. VINOT.

MON voiſin, vous voulez bien que je vienne vous voir.

M. BROSSART, *chantant.*

Non, non, non, non, charmé....

M. VINOT.

Comment ! non, non ; pourquoi donc ?

M. BROSSART.

Ah, c'eſt vous, mon voiſin ?

M. VINOT.

Oui vraiment, vous diſiez non, non.

M. BROSSART.

C'eſt que je chantois ; parce que, quand on eſt appliqué comme cela quelquefois... enfin, vous vous portez bien ?

M. VINOT.

A vous ſervir de tout mon cœur, & vous ?

M. BROSSART.

Vous voyez, comme cela, à travailler.

M. VINOT.

On dit que vous étes fort occupé ; ce-

pendant je viens vous demander de me faire un plaisir.

M. BROSSART.

Vous n'avez qu'à dire, mon voisin ; pour vous je quitterai tout.

M. VINOT.

C'est bien honnêtè à vous ; mais c'est que je vous dirai une chose ; je n'ai point encore d'enseigne, & cela est nécessaire ; quoiqu'on dise à bon vin il ne faut point de bouchon.

M. BROSSART.

Non ; mais tout le monde ne sçait pas cela. Hé bien, je vous ferai une enseigne. Voyons un peu qu'est-ce que vous voudriez, vous n'avez qu'à dire.

M. VINOT.

Je ne sçai si vous approuverez mon idée ; mais je voudrois mettre au Lion d'or.

M. BROSSART.

Si vous me demandez mon avis, franchement, là, je dirai ce que je pense.

M. VINOT.

Hé bien, voyons ?

M. BROSSART.

J'aimerois mieux mettre, à la Roſe rouge.

M. VINOT.

Tout ce que vous voudrez, mais pour la Roſe rouge, je n'en veux point.

M. BROSSART.

Que voulez-vous donc ?

M. VINOT.

Je veux abſolument un Lion d'or ; parce qu'on dit, où vas-tu ? au Lion d'or. D'où viens-tu ? du Lion d'or. Où irons-nous ? au Lion d'or. Où y a-t-il de bon vin ? au Lion d'or. Où...

M. BROSSART.

Voilà bien de l'or dans tout cela. Eſt ce qu'on ne diroit pas tout de même, à la Roſe rouge, de la Roſe rouge ?...

M. VINOT.

Enfin c'eſt mon idée, que voulez-vous ?

M. BROSSART.

C'eſt juſte, il faut vous contenter. Cela ſera plus cher ; mais c'eſt égal.

M. VINOT.

Plus cher ?

M. BROSSART.

Sans doute.

M. VINOT.

Mais, combien encore ?

M. BROSSART.

Un Lion d'or ? Voyons.... Cela ne peut pas vous revenir à plus ni moins, que dix-huit francs.

M. VINOT.

Dix-huit francs ? c'eſt bien cher:

M. BROSSART.

Oui ; voilà pourquoi je vous propoſois la Roſe rouge qui eſt une affaire de douze francs; c'eſt pour votre bien ; car moi, vous ſentez....

M. VINOT.

Oui, cela fait une différence de ſix francs, eſt-ce que vous ne pourriez pas faire quelque choſe pour moi, là, diminuer un peu ?

M. BROSSART.

Si vous voulez faire un marché avec moi, par lequel vous me donnerez votre vin à douze ſous pour dix ſols, je ne vous ferai payer que quinze francs.

M. VINOT.

Mais mon vin à douze ſols eſt d'une meilleure qualité que celui à dix, & celui à dix eſt très-bon. Je vous en donnerai trente bouteilles excellentes.

M. BROSSART.

Non, je veux de celui à douze ſols.

M. VINOT.

Mais trente bouteilles à douze, cela ſera toujours dix-huit francs.

M. BROSSART.

Cela ne ſera que quinze francs, ſi je ne les prends que pour dix ſols la bouteille.

M. VINOT.

Allons, allons, nous nous accommoderons; ne vous embarraſſez pas; puiſque vous le voulez, je vous donnerai du vin à douze.

M. BROSSARD.

Je compte bien ſur cela, mais quand aurai-je mon vin?

M. VINOT.

Tout-à-l'heure ſi vous voulez; mais quand aurai-je mon enſeigne?

M. BROSSART.

Je vais y travailler dans l'inſtant; envoyez-moi le vin; mais du vin à douze.

M. VINOT.

Vous allez l'avoir. Adieu, mon voisin.

M. BROSSART.

Adieu, mon voisin. Je ne vous reconduis pas pour perdre moins de tems.

M. VINOT.

Point de cérémonie entre voisins, sans cela je ne viendrois pas vous voir, & j'aime beaucoup à voir peindre, ainsi vous voyez bien que....

M. BROSSART.

Allons, allons; je m'en vais donc travailler.

M. VINOT.

C'est bon; je m'en vais vous envoyer votre vin. Adieu.

M. BROSSART.

Adieu, adieu. A douze toujours.

SCENE IV.

M. BROSSART, *se mettant à travailler. Il peint une Rose rouge.*

QUELLE diable de fantaisie de vouloir un Lion d'or! Ah, je t'en réponds; tu auras...

tu auras... un Lion d'or ! pourvu qu'il m'envoye du vin toujours. Allons, allons, qu'importe ; quand le vin ſera une fois ici, je ne le rendrai pas.

SCENE V.

M. BROSSART, Me. BROSSART, *ſans voir ce que peint M. Broſſard.*

Me. BROSSART.

Eh bien, vas-tu lui faire une enſeigne ?

M. BROSSART.

Oui, j'y travaille.

Me. BROSSART.

Et combien te donnera-t-il ?

M. BROSSART.

Quinze francs.

Me. BROSSART.

Tant-mieux ; car j'attends après cet argent-là pour acheter bien des choſes.

M. BROSSART.

Ah, tu attendras longtems.

Me. BROSSART.

Comment, eſt-ce qu'il ne te payera pas tout de ſuite ?

M. BROSSART.

Si fait, mais il nous donnera du vin, au lieu d'argent.

Me. BROSSART.

Du vin, du vin, tu ne penſes qu'à boire.

M. BROSSART.

Et toi, tu n'aimes que l'argent.

Me. BROSSART.

C'eſt qu'avec de l'argent on achete ce que l'on veut.

M. BROSSART.

Oui, mais c'eſt que j'aurai trente bouteilles de vin à douze ſols, cela fait dix-huit francs au lieu de quinze.

Me. BROSSART.

J'aimerois mieux de l'argent.

M. BROSSART.

Il ne nous en auroit pas donné tout-à-l'heure peut-être, au lieu que nous ſerons payés tout de ſuite, quitte à revendre du vin.

Me. BROSSART.

Ah, tu y mettras bon ordre, tu le boiras.

M. BROSSART.

Peut-être. Tiens, il y a là quelqu'un à la porte.

Me. BROSSART.

Qu'eſt-ce qui eſt là ?

SCENE VI.

M. BROSSART, Me. BROSSART. BERTRAND, *avec un panier rempli de bouteilles de vin.*

BERTRAND.

N'EST-CE pas ici où demeure M. Broſſart ?

Me. BROSSART.

Oui, mon ami.

BERTRAND.

C'eſt que voilà vingt bouteilles de vin que M. Vinot lui envoye.

M. BROSSART.

Ah, c'eſt bon : mais il en faut trente.

BERTRAND.

J'en vais rapporter encore dix.

M. BROSSART.

Tiens, prends le panier, & porte le vin à la cave.

Me. BROSSART.

Oui, oui, vous n'avez qu'à m'attendre

ici, mon Garçon, je vais vous rendre le panier.

BERTRAND.

C'eſt bon, Madame.

SCENE VII.

M. BROSSART, BERTRAND, *regardant peindre.*

M. BROSSART.

EST-IL bon, ce vin-là ?

BERTRAND.

Oui, Monſieur, c'eſt tout ce que nous avons de meilleur. D'abord, Monſieur, nous ne pourrions pas vous en donner d'autre, parce que nous n'en avons que d'une ſorte.

M. BROSSART.

Oui, mais il eſt bien cher?

BERTRAND.

Non, Monſieur, on ne vous le fera pas payer plus cher qu'à un autre.

M. BROSSART.

Mais au contraire, je veux bien l'avoir à meilleur marché.

BERTRAND.

Monſieur, tout le monde le paye dix ſols.

M. BROSSART.

Dix ſols ! ... & vous n'en avez pas de plus cher ?

BERTRAND.

Non, Monſieur, il eſt tout du même prix.

M. BROSSART.

Ah, ah, c'eſt bon à ſçavoir.

SCENE VIII.

M. BROSSART, Me. BROSSART, BERTRAND.

Me. BROSSART, *rapportant le panier.*

TENEZ, Garçon, voilà votre panier.

BERTRAND.

C'eſt bon.

M. BROSSART.

Vous allez rapporter le reſte ?

BERTRAND.

Oui, Monſieur, tout-à-l'heure.

Me. BROSSART.

Faites bien nos complimens à M. Vinot.

BERTRAND.

Je n'y manquerai pas, Madame.

SCENE IX.

M. BROSSART, Me. BROSSART.

Me. BROSSART, *regardant peindre.*

Eh bien, tu fais encore une Rose rouge?

M. BROSSART.

Oui, je voudrois bien sçavoir ce que cela te fait.

Me. BROSSART.

Moi, rien; mais c'est que je ne t'ai jamais vu faire autre chose, & puis ce sont des disputes, & l'ouvrage te reste.

M. BROSSART.

Celui-ci ne me restera pas, je t'en réponds.

Me. BROSSART.

Est-ce que M. Vinot t'a demandé une Rose rouge?

M. BROSSART.

Non, il vouloit un Lion d'or.

Me. BROSSART.

Et pourquoi donc faire une Rose rouge ?

M. BROSSART.

C'est que je n'ai que du rouge.

Me BROSSART.

Il falloit lui faire un Lion rouge, du moins.

M. BROSSART.

Je n'en sçais pas faire.

Me BROSSART.

Ah ; cela est différent. Je crois que tu ne sçais faire que des Roses. Et comment feras-tu ?

M. BROSSART.

Je m'en vais écrire en bas, au Lion d'or. *Il écrit au Lion d'or.*

Me. BROSSART, *levant les épaules.*

C'est bien imaginé !

M. BROSSART.

Sans doute.



SCENE X.

M. BROSSART, Me. BROSSART, M. VINOT *apportant le reſte du vin.*

M. VINOT.

PEUT-ON entrer ?

Me. BROSSART.

Ah, c'eſt Monſieur Vinot.

M. VINOT.

Oui, j'apporte le reſte de votre vin.

Me. BROSSART.

Quoi, vous-même ?

M. VINOT.

Parbleu me voilà bien malade.

Me. BROSSART.

Donnez-moi, je m'en vais le ſerrer,

M. VINOT.

Je le porterai avec vous ſi vous voulez, ma voiſine.

Me. BROSSART.

Non, non ; ne vous donnez pas cette peine-là. Je vais revenir.

SCENE XI.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. VINOT.

Elle est jolie, la voisine.

M. BROSSART.

Ah, comme cela. Vons avez bien de la bonté.

M. VINOT.

Et notre ouvrage, cela avance-t-il ?

M. BROSSART.

Oui, cela ne sera pas long à présent.

M. VINOT.

Ah, voyons, voyons. *Il s'avance & regarde.* Comment ! c'est une Rose rouge ?

M. BROSSART.

Oui.

M. VINOT.

Mais nous sommes convenus que vous me feriez un Lion d'or.

M. BROSSART.

Oui, vous ; aussi ai-je mis au bas au Lion d'or.

M. VINOT.

Mais il y a une Roſe rouge.

M. BROSSART.

Qu'eſt-ce que cela fait ? on lira toujours au Lion d'or.

M. VINOT.

Et ceux qui ne ſçavent pas lire ?

M. BROSSART.

Tant-pis pour eux.

M. VINOT.

Ma foi, je ne prendrai pas cette enſeigne-là.

M. BROSSART.

Vous la prendrez.

M. VINOT.

Vous voyez bien que vous vous condamnez vous-même en mettant au Lion d'or au-deſſous d'une Roſe rouge.

M. BROSSART.

Oui, mais vous voyez je ſuis honnête homme du moins, je ne vous fais pas accroire une choſe pour une autre, je ne me cache pas moi, & je vous donne deux choſes pour une, le Lion & la Roſe, je ne ſuis pas comme vous.

M. VINOT.

Comme moi ? Qu'eſt-ce que vous voulez dire ?

M. BROSSART.

Que vous me donnez du vin à dix, pour du vin à douze.

M. VINOT.

Cela n'eſt pas vrai.

M. BROSSART.

C'eſt très-vrai, mais je ne me fâche pas ; parce que vous n'en avez pas d'autre.

M. VINOT.

Je n'en ai pas d'autre ?

M. BROSSART.

Sûrement ; car votre Garçon me l'a dit.

M. VINOT.

Il vous l'a dit ? il a tort.

M. BROSSART.

Non ; il a dit ce qu'il ſçavoit.

M. VINOT.

Eh bien, ſi vous n'en voulez pas, vous n'avez qu'à le rendre.

M. BROSSART.

Non, je ne vous fais pas de chicanne. Je

le prendrai, ſi vous en aviez d'autre, cela ſeroit différent.

M. VINOT.

Je garderai mon vin, & vous garderez votre enſeigne.

M. BROSSART.

Au contraire, je prendrai votre vin & vous prendrez mon enſeigne.

M. VINOT.

Cela ne ſera pas.

M. BROSSART.

Cela ſera.

M. VINOT.

Je m'en vais le reprendre.

M. BROSSART.

Je vous en empêcherai bien.

M. VINOT.

Nous verrons.

M. BROSSART.

Oui, nous verrons. *Ils veulent ſe battre.*

❧

SCENE XII.

M. BROSSART, Me. BROSSART, M. VINOT.

Me. BROSSART, *ſe mettant entre deux.*

Eh bien, eh bien ; qu'eſt-ce que vous avez donc ?

M. VINOT.

Ah ! je m'en rapporte à Me. Broſſard.

M. BROSSART.

Je le veux bien.

Me. BROSSART.

Voyons, de quoi vous plaignez-vous ?

M. VINOT.

Je lui ai demandé un Lion d'or, & il me fait une Roſe au lieu d'un Lion.

Me. BROSSART.

Mais ce n'eſt pas ſa faute.

M. VINOT.

Comment ? Il l'a fait exprès, il pouvoit bien me faire un Lion.

Me. BROSSART.

Non.

M. VINOT.

Pourquoi ?

Me. BROSSART.

C'eſt qu'il n'en ſçait pas faire, il ne ſçait faire que des Roſes, & il n'avoit que du rouge.

M. BROSSART.

Pourquoi dire cela ?

Me. BROSSART.

C'eſt que c'eſt vrai, ainſi, mon voiſin, vous voyez bien qu'il ne pouvoit pas mieux faire.

M. VINOT.

En ce cas-là, il faut qu'il me rende mon vin.

M. BROSSART.

Je ſuis plus raiſonnable que lui, car je veux bien de ſon vin.

M. VINOT.

Parbleu, je le crois bien.

M. BROSSART.

Vous le croyez bien ?

M. VINOT.

Sans doute.

M. BROSSART.

Mais ſi je voulois, je vous obligerois à me

donner du vin à douze, puiſque nous en ſommes convenus.

M. VINOT.

Convenus ?

Me. BROSSART.

C'eſt-il vrai ?

M. VINOT.

Mais comme cela.

M. BROSSART.

Vous n'en avez qu'à dix, vous ne pouvez pas faire mieux, je m'en contente.

Me. BROSSART.

C'eſt bien raiſonnable, ſoyez de même.

M. VINOT, *à Me. Broſſart.*

Je ne demande pas mieux. Ce ſera à cauſe de vous toujours.

M. BROSSART.

Comme vous voudrez.

Me. BROSSART.

Mais mon mari, c'eſt fort honnête.

M. BROSSART.

Oui, pour toi.

M. VINOT.

C'eſt à une condition.

M. BROSSART.

Voyons.

M. VINOT.

C'eſt, puiſque vous avez fait une Roſe, que vous effacerez l'écriture du Lion d'or.

M. BROSSART.

Mais c'eſt un changement qui me donnera de la peine.

Me. BROSSART.

Ah, mon ami, il faut faire cela.

M. BROSSART.

Je le voudrois de tout mon cœur, mais...

Me. BROSSART.

Pourquoi ne le feriez-vous pas ?

M. BROSSART.

C'eſt qu'il ne me reſte pas de couleur du tout, j'ai employé tout ce que j'avois.

M. VINOT.

Vous n'avez qu'à en acheter.

M. BROSSARD.

Ah, ſi vous voulez me donner de l'argent pour cela, à la bonne heure.

Me. BROSSART.

C'eſt juſte.

M. VINOT.

Non parbleu ; c'eſt bien aſſez de vous avoir donné mon vin. Je vais emporter mon enſeigne, & je la ferai corriger par un autre. *Il prend l'enſeigne.*

M. BROSSART.

Comme vous voudrez.

M. VINOT.

Adieu, ma voiſine.

Me. BROSSART.

Adieu, mon voiſin.

M. VINOT.

Vous êtes une honnête femme vous, mais pour votre mari....

M. BROSSART.

Allons, allons, je crois que nous n'avons rien à nous reprocher, Monſieur Vinot. *Ils s'en vont.*



L'AUTEUR

ET

L'AMATEUR.

QUARANTE-QUATRIÉME PROVERB.

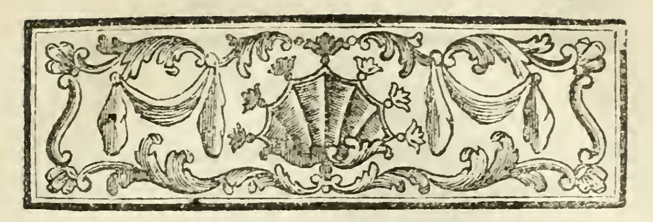
PERSONNAGES.

M. DELOUREVILLE, *Amateur.*

M. PASTOUREAU, *Poëte.*

BÉRY, *Laquais de M. Deloureville.*

La Scene est chez M. Deloureville.



L'AUTEUR

ET

L'AMATEUR,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DELOUREVILLE, BÉRY.

M. DELOUREVILLE.

A QUELLE heure vous a-t-on dit qu'on répétoit ?

BÉRY.

Monſieur, les Muſiciens arriveront à ſix heures.

M. DELOURVILLE.

A ſix heures.

BÉRY.

Oui, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

Allons, c'eſt bon. Apportez-moi ces papiers qui ſont dans le Sallon.

BÉRY.

Je les ai mis ici, ſur votre bureau. *Il s'en va.*

M. DELOUREVILLE.

Oui, les voilà.

SCENE II.

M. DELOUREVILLE, *feuilletant des papiers.*

De la Muſique travaillée, ce n'eſt point là ce qu'il nous faut je lui ai dit.... Bon, en voici un autre qui ne fait pas un ſeul vers Aléxandrin dans ſon récitatif....

SCENE III.

M. DELOUREVILLE, M. PASTOUREAU, BÉRY.

BÉRY, *annonçant.*

MONSIEUR Paſtoureau.

M. PASTOUREAU.

Monſieur, ces Meſſieurs, m'ont dit qu'ils avoient eu l'honneur de vous parler de moi, & que vous aviez eu la bonté de leur dire que vous verriez volontiers mon Poëme.

M. DELOUREVILLE.

Ah, oui, je me rappelle, c'eſt un Opéra-Ballet ?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monſieur, c'eſt Jupiter & Léda.

M. DELOUREVILLE.

Jupiter & Léda. Ah, Monſieur, c'eſt une choſe bien difficile à faire qu'un Opéra. Aſſeyez-vous donc.

M. PASTOUREAU.

Monſieur, je ſerai charmé que vous vouliez bien me donner vos conſeils ; je les ſuivrai avec grand plaiſir,

M. DELOUREVILLE.

J'ai toujours été épouvanté de cette entreprise; c'est ce qui fait que je n'ai jamais osé la tenter : je sçai bien tous les moyens qu'il faut employer pour réussir, & bien des Auteurs m'ont eu l'obligation de leurs succès ; mais c'est après bien du travail.

M. PASTOUREAU.

J'espére, Monsieur, que vous voudrez bien avoir les mêmes bontés pour moi.

M. DELOUREVILLE.

Oui-dà, voyons, voyons votre Poëme.

M. PASTOUREAU.

Voici, Monsieur, comme je commence. Je veux d'abord une ouverture analogue au premier Acte.

M. DELOUREVILLE.

Monsieur, ce n'est pas cela, ce n'est pas cela.

M. PASTOUREAU.

Mais je vous demande pardon, je veux une Musique douce, qui peigne le repos, l'ennui même, s'il est possible. Je ne veux que des flutes très-adoucies....

M. DELOUREVILLE.

Vous voyez bien que vous voilà tout-à-fait hors des principes.

M. PASTOUREAU.

Comment, Monſieur, je ne peux pas commencer par des flutes ?

M. DELOUREVILLE.

Non, Monſi ur, gardez-vous-en bien, vous ne trouveriez pas de Muſicien qui voulût ſe charger de mettre votre Poëme en Muſique, & il auroit raiſon.

M. PASTOUREAU.

Pourquoi donc cela ?

M. DELOUREVILLE.

Rien n'eſt plus aiſé à comprendre. Avec des flutes, où ſeroit le premier coup d'archet ?

M. PASTOUREAU.

Mais le premier coup d'archet....

M. DELOUREVILLE.

Ne ſçauroit ſe retrancher, non, Monſieur, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Eh bien, Monſieur, voyez toujours le plan de mon Poëme.

M. DELOUREVILLE.

Monſieur, Monſieur, vous aurez de la peine...

M. PASTOUREAU.

Lorſqu'on levera la toile, on verra l'Olimpe aſſemblée, les graces, les jeux & les ris danſent dans une Gloire; Jupiter bâille. Neptune vient parler à Jupiter, qui ſe réveille, Junon eſt inquiette, les graces, les ris & les jeux diſparoiſſent & ſuivent Jupiter. La Jalouſie s'offre à Junon & elle la ſuit.

M. DELOUREVILLE.

Eh, Monſieur, vous n'y êtes pas, ce n'eſt pas cela, ce n'eſt pas cela.

M. PASTOUREAU.

Quoi, Monſieur, vous n'êtes pas enchanté de cet Acte-là?

M. DELOUREVILLE.

Non, Monſieur, l'Acte du Ciel n'eſt jamais le premier, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Mais, Monſieur, cela fait une eſpéce de Prologue; il me ſemble qu'on ne peut pas mieux commencer.

M. DELOUREVILLE.

Oh, non, ce n'eſt pas cela, il faudroit....

M. PASTOUREAU.

Ah, Monſieur, dites ?

M. DELOUREVILLE.

Non, non, voyons la ſuite.

M. PASTOUREAU.

La décoration repréſente un bocage, au bord de la mer. Léda paroît, ſuivie des Nymphes, qui danſent pour l'amuſer ; mais Léda, après avoir reçu leur hommage, leur ordonne de s'éloigner ; elle confie ſon amour pour le Triton Glaucus, à Corinne ſon amie. La mer s'agite, elle eſpére qu'elle va voir ſon amant, il paroît un Cigne qui s'approche d'elle, elle le croit envoyé par Glaucus, elle le careſſe, & elle eſt entourée d'un nuage épais dans lequel elle eſt enlevée. Les Nymphes ſe réuniſſent pour plaindre Léda, chœur de plaintes qui attirent Glaucus & lui apprennent ſon malheur. Il va implorer Neptune.

M. DELOUREVILLE.

Mais, Monſieur, un moment, vous voyez bien que vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Comment, Monſieur ?

M. DELOUREVILLE.

Votre Acte ne finit pas par un Ballet, je n'approuve point cela.

M. PASTOUREAU.

Mais, cependant à préſent...

M. DELOUREVILLE.

Je le ſçai bien, & puis Glaucus n'a pas un entretien avec Léda.

M. PASTOUREAU.

Il n'en aura point, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

Il n'en aura point ?

M. PASTOUREAU.

Non, Monſieur, je ne veux point de récitatif, ni de Scenes.

M. DELOUREVILLE.

Vous n'en voulez point ?

M. PASTOUREAU.

Non, Monſieur, tout eſt en action.

M. DELOUREVILLE.

Vous ne réuſſirez pas, Monſieur, ce n'eſt pas cela.

M. PASTOUREAU.

Voyez juſqu'au bout.

M. DELOUREVILLE.

Je vous attends à l'Enfer.

M. PASTOUREAU.

Je n'ai point d'Enfer.

M. DELOUREVILLE.

Point d'Enfer ! point d'Enfer ! & vous faites un Opéra ?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

Mais, Monſieur, il faut des oppoſitions.

M. PASTOUREAU.

Je ne dis pas le contraire.

M. DELOUREVILLE.

Allons, voyons, voyons; mais vous n'y êtes pas, ſi vous ne mettez pas d'Enfer. Faites donc un...

M. PASTOUREAU.

Quoi, Monſieur ?

M. DELOUREVILLE.

Je vous dirai après, continuez.

M. PASTOUREAU.

La Scene repréſente le Palais de Neptune bâti en coquilles, en corail, en perles & tou-

tes les productions de la mer que l'on trouve dans les cabinets d'Histoire Naturelle,

M. DELOUREVILLE.

Il doit être formé de glaçons verts & de pierres rouges avec des herbes. Vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Mais tout cela n'est pas cher, & je ne veux rien épargner pour Neptune ; je veux que cette décoration soit peinte par Agricola. *

M. DELOUREVILLE.

Monsieur, Monsieur, ce n'est pas cela !

M. PASTOUREAU.

Glaucus vient attendre Neptune. Monologue de Glaucus. Neptune paroît, il l'implore contre le Cigne qui a enlevé Léda. La Cour de Neptune est composée de Tritons & de Néréïdes. Junon paroît sur un arc-en-ciel & se plaint à Neptune de ce qu'il trouve que Jupiter, pour lui faire une infidélité, prenne la forme d'un habitant de la surface des eaux.

* Peintre Allemand qui peint des coquilles en miniature.

Neptune lui promet de s'en plaindre au Destin, & il lui fait donner une fête par sa Suite, Ixion dont l'amour pour Junon la fait suivre partout, l'assure qu'il va la vanger, en dérobant le feu du Ciel, pendant que Jupiter est sur la Terre, pour lui brûler ses aîles de Cigne. Il part. Les habitans des eaux sont allarmés & craignent la sécheresse que ce feu pourra produire, Junon remonte sur son arc-en-ciel en recevant leur priere, d'arrêter le projet d'Ixion.

M. DELOUREVILLE.

Eh, Monsieur, vous confondez ici. . .

M. PASTOUREAU.

Monsieur, cela marche très-bien.

M. DELOUREVILLE.

Non, vous dis-je, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Comment ?

M. DELOUREVILLE.

Ce n'est pas cela, ne voyez-vous pas que voilà tous les Élemens confondus, & qu'il faut les distinguer ?

M. PASTOUREAU.

Mais. . . .

M. DELOUREVILLE.

Voilà l'air, le feu & l'eau enſemble.

M. PASTOUREAU.

Non, Monſieur, ma fête & d'habitans des eaux.

M. DELOUREVILLE.

Mais le feu, où ſera-t-il ?

M. PASTOUREAU.

A la fin.

M. DELOUREVILLE.

Quoi, l'Enfer au dernier Acte ? on n'a jamais fini par des démons, ce n'eſt pas cela, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Je n'ai point de démons.

M. DELOUREVILLE.

Point de démons, point d'enfer ! impoſſible de réuſſir, vous n'y êtes pas. Il faudroit du moins. . .

M. PASTOUREAU.

Parlez, Monſieur, je vous écoute.

M. DELOUREVILLE.

Non, non ; nous verrons après.

M. PASTOUREAU.

Jupiter a tranſporté Léda à la Chine,

M. DELOUREVILLE.

A la Chine ?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

A la Chine, c'eſt bien quelque choſe; mais je ne vois pas là d'Enfer, & puis ce ſeroit trop tard.

M. PASTOUREAU.

Permettez. Il eſt obligé de retourner au Ciel pour punir Ixion. Pendant ce tems-là, le Roi de la Chine veut enlever Léda. Mercure fait venir les Combattans de Jupiter, les Chinois ſont repouſſés, le Roi eſt priſonnier. Glaucus paroît & apprend à Mercure que le Deſtin lui a accordé Léda, & que Jupiter & Junon en faveur de cet arrêt ſe ſont raccommodés. Mercure rend la liberté au Roi de la Chine & à ſes Combattans. Le Roi donne une Fête Chinoiſe à Glaucus & à Léda, qui chantent un duo, à quoi un Chœur Chinois répond. Ixion qui eſt précipité du Ciel après le retour de Jupiter, met en en tombant, le feu à un artifice Chi-

nois ſuperbe, qui termine l'Opéra. Vous voyez bien, Monſieur, que voilà du feu.

M. DELOUREVILLE.

Oui; mais ce n'eſt pas là ſa place, non plus que celle des Combattans, il faut corriger cela & ſuivre la marche indiquée.

M. PASTOUREAU.

Monſieur, aidé de vos conſeils, je ne demande pas mieux; mais voyez du moins les vers, s'ils ſont lyriques.

M. DELOUREVILLE.

Montrez. Avec de la docilité vous pourrez faire quelque choſe; mais vous n'y êtes pas encore, je vous aiderai, parce que je vous trouve des diſpoſitions. Voyons quelques morceaux.

M. PASTOUREAU.

Voici, ſi vous voulez, le Monologue de Glaucus, dans le Palais de Neptune.

M. DELOUREVILLE.

A la bonne heure.

M. PASTOUREAU.

Cruel Deſtin, ſuſpends ta rigueur!
Charmant Amour, dont je chéris la flamme,
Ne veux-tu régner dans mon cœur
Que pour troubler mon ame?

Je crois, Monſieur, que cela doit vous plaire ?

M. DELOUREVILLE.

On voit bien que vous avez des idées ; mais ce n'eſt pas cela.... Je voudrois....

M. PASTOUREAU.

Mais, Monſieur, la priere au Deſtin améne le dénouement.

M. DELOUREVILLE.

C'eſt la Tournure de ce Monologue qui devroit être autrement. *Rêvant.*

Cruel Deſtin, ſuſpends ta rigueur!

C'eſt une invocation ?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

Je ſens bien cela ; mais je voudrois tourner ce vers-là....

M. PASTOUREAU.

Comment ?

M. DELUOREVILLE.

Attendez.

Cruel Deſtin....

Laiſſez-moi faire, laiſſez-moi faire.

M. PASTOUREAU.

Je ne dis mot.

M. DELOUREVILLE.

Paſſez-moi l'écritoire, je vous prie.

M. PASTOUREAU.

La voilà.

M. DELOUREVILLE.

Voyons. *Il prend une plume.*

Cruel Deſtin. ſuſpends ta rigueur :

Je ne peux pas vous paſſer cela.

M. PASTOUREAU.

Mais....

M. DELOUREVILLE.

Ne me diſtrayez pas... je voudrois mettre... Non... Pourquoi pas?

Rigoureux Deſtin, ſuſpends ta cruauté....

Non, non ; ce n'eſt pas cela non plus. Que diable !... Attendez.

Cruel Deſtin....

Cruel Deſtin, ſuſpends... ſuſpends...

M. PASTOUREAU.

Vous n'avez que ta rigueur à mettre.

M. DELOUREVILLE.

Je crois que vous avez raiſon. Voyons.

Cruel Deſtin, ſuſpends.... ta rigueur.

Oui, c'eſt ce qu'il falloit mettre.

M. PASTOUREAU.

Mais, je l'avois mis auſſi.

M. DELOUREVILLE.

Suſpends ta rigueur ?

M. PASTOUREAU.

Oui, vraiment, voyez. *Lui montrant.*

M. DELOUREVILLE.

Oui, oui, vous avez raiſon. Allons, je vous paſſe ce vers-là. Mais pour...

Charmant Amour, dont je chéris la flamme.

M. PASTOUREAU.

Mais, Monſieur, que diriez-vous à la place ?

M. DELOUREVILLE.

Ce que je dirois ?... mille choſes au lieu de cela.

Charmant Amour...

Mais voyez donc comme cela eſt commun !

M. PASTOUREAU.

Je conviens... mais voudriez-vous mettre

Tendre Amour, dont je chéris la flamme?

M. DELOUREVILLE.

Non, non.

Dont je chéris la flamme!

M. PASTOUREAU.

Il faut adoucir le reproche que je fais à l'Amour.

M. DELOUREVILLE.

Sans doute; par conséquent vous n'y êtes pas; voici ce qu'il faut dire. *Il rêve.* Ne m'interrompez pas. Oui, non; c'est que ce que vous dites là à l'Amour, me dérange. Comment y a-t-il?

M. PASTOUREAU.

Charmant Amour, dont je chéris la flamme.

M. DELOUREVILLE.

Charmant Amour....

M. PASTOUREAU.

Dont je chéris la flamme.

M. DELOUREVILLE.

Dont je chéris la flamme....

On

On peut laiſſer ce vers-là. Voyons les deux autres.

M. PASTOUREAU.

Ne veux-tu régner dans mon cœur
Que pour troubler mon ame ?

M. DELOUREVILLE.

Un moment donc. Je ne ſuis pas content de cela, vous n'y êtes pas du tout.

Ne veux-tu régner....

M. PASTOUREAU.

Oui, parce que le Muſicien aura dequoi faire une roulade ſur le mot régner.

M. DELOUREVILLE.

J'entends bien, mais....

Ne veux-tu régner dans mon cœur,

Vous n'y êtes pas.

Dans mon cœur ne veux-tu régner... ?

M. PASTOUREAU.

Comme cela vous ne rimeriez plus à...

M. DELOUREVILLE.

Comment, je ne rimerois plus ?

M. PASTOUREAU.

Non, Monſieur.

M. DELOUREVILLE.

Pourquoi cela, Monſieur ?

M. PASTOUREAU.

Parce que le premier vers dit :

Cruel Deſtin, ſuſpends ta rigueur.

M. DELOUREVILLE.

Oui, mais le ſecond.

M. PASTOUREAU.

Le ſecond eſt :

Charmant Amour, dont je chéris la flamme,

M. DELOUREVILLE.

Oui, oui, vous avez raiſon, laiſſons,

Ne veux-tu régner dans mon cœur. . . .

M. PASTOUREAU.

Que pour troubler mon ame ?

M. DELOUREVILLE.

Non pas, s'il vous plaît, je ne veux pas de ce vers-là. Vous me trouverez difficile. . .

M. PASTOUREAU.

Monſieur, je ne dis pas. . . .

M. DELOUREVILLE.

Mais je ne vous pafferai pas cela. Je veux abſolument que vous difiez. . . .

M. PASTOUREAU.

Voyons, Monſieur, je m'en rapporte entierement à vous.

M. DELOUREVILLE.

Vous allez voir, vous allez voir, j'ai une idée. Dites moi une rime à flâme. . . . Non, je le tiens.

Ne veux-tu régner dans mon cœur. . :

Dans mon cœur. . :

Eh, mon Dieu! . . . .

Dans mon cœur. . .

M. PASTOUREAU.

Que pour troubler mon ame?

M. DELOUREVILLE.

Que pour?

M. PASTOUREAU.

Troubler mon ame?

M. DELOUREVILLE.

Troubler mon ame?

N'eſt pas mal.

Que pour troubler mon ame ?

J'en ſuis très-content ! Vous voyez bien qu'à force de chercher on trouve.

Que pour troubler mon ame.

Le voilà, il faut l'écrire.

M. PASTOUREAU.

Mais c'eſt écrit, voilà comme il étoit fait.

M. DELOUREVILLE.

Oui ? *Il lit.* Ah, c'eſt vrai. Cela ne fait rien. Je ſuis très content à préſent de ce Monologue.

M. PASTOUREAU.

Monſieur, j'eſpére que par la ſuité aidé de vos lumieres...

M. DELOUREVILLE.

Vous y pouvez compter, je me ferai un plaiſir de vous dire naturellement ce que je penſe.

M. PASTOUREAU.

Je vous en ferai très-obligé.

M. DELOUREVILLE.

Il n'y a que ce moyen-là de former les

jeunes gens. Ah ça, je ſuis très-aiſe d'avoir fait connoiſſance avec vous.

M. PASTOUREAU.

C'eſt moi, Monſieur....

M. DELOUREVILLE.

Je verrai ces Meſſieurs ; mais dites-leur toujours que je ſuis très-content de votre Poëme, parce qu'avec les petites corrections que j'y ferai comme cela, je compte qu'il ira.

M. PASTOUREAU.

Monſieur, je leur dirai, & ſi vous permettez, quelquefois j'aurai l'honneur...

M. DELOUREVILLE.

Oui, le matin ſurtout ; parce qu'on travaille mieux. Adieu, Monſieur Paſtoureau, charmé de vous avoir vû.

M. PASTOUREAU.

Où allez-vous donc, Monſieur ?

M. DELOUREVILLE.

Adieu. Je paſſe de l'autre côté, puiſque vous le voulez.*

LA

VEUVE AVARE.

QUARANTE-CINQUIÉME PROVERB.

PERSONNAGES.

M. RENAUD DUBOULOIR, *Avocat.*

M^e. DERUPERT, *Veuve.*

Le CHEVALIER DE S. RIEUL.

LAPIERRE, *Laquais de M. Dubouloir.*

La Scene est dans le Cabinet de M. Dubouloir.



LA VEUVE AVARE, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DUBOULOIR, LAPIERRE.

M. DUBOULOIR.

Lapierre.

LAPIERRE.

Monſieur.

M. DUBOULOIR.

Eſt-il venu quelqu'un ?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur, cette veuve qui demeure ici près, Madame, Madame. . . .

M. DUBOULOIR.

Ah, Madame Derupert?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur, & puis Monſieur le Chevalier de S. Rieul.

M. DUBOULOIR.

S. Rieul?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. DUBOULOIR.

Je ne le connois pas.

LAPIERRE.

Ils reviendront tous les deux. Ah, tenez, voilà déja Monſieur le Chevalier.

SCENE II.

M. DUBOULOIR, Le CHEVALIER.

M. DUBOULOIR.

MONSIEUR le Chevalier, voulez-vous bien vous donner la peine d'entrer?

Le CHEVALIER.

Monſieur Dubouloir, je ſuis bien votre ſerviteur.

M. DUBOULOIR.

Aſſeyez-vous donc, Monſieur, s'il vous plaît. *Ils s'aſſoyent.*

Le CHEVALIER.

Monſieur, je ſuis Capitaine d'Infanterie; par conſéquent très-peu riche; mais j'avois un oncle qui devoit l'être beaucoup, parce qu'il étoit l'aîné de notre famille, & qu'il a toujours vécu dans la plus grande économie.

M. DUBOULOIR.

Il eſt donc mort?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur, il y a ſix mois. L'on m'a mandé qu'il n'avoit rien laiſſé; c'eſt ce qui fait que je ne me ſuis pas preſſé de venir. Mais comme il mangeoit fort peu, je ne comprends pas ce qu'eſt devenu ſon bien.

M. DUBOULOIR.

N'a-t-on pas fait un inventaire à ſa mort?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur, mais l'on n'a rien trouvé?

M. DUBOULOIR.

En ce cas-là vous n'avez pas de droit de rien demander.

Le CHEVALIER.

Non, vraiment.

M. DUBOULOIR.

Mais à qui a été le peu qu'il y avoit ?

Le CHEVALIER.

A ſa veuve ; car il n'a jamais eu d'enfans.

M. DUBOULOIR.

A ſa veuve ? cela devient différent.

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur, d'autant qu'elle eſt très-avare.

M. DUBOULOIR.

Il y a tout lieu de croire que c'eſt elle qui retient ce qui devoit vous revenir de votre oncle.

Le CHEVALIER.

Je le crois comme cela.

M. DUBOULOIR.

Mais ſon bien, de quelle nature étoit-il ?

Le CHEVALIER.

En très bonnes terres ; mais tout cela a été vendu, & je crains qu'en l'attaquant, elle ne

réponde que tout a été dissipé du temps de mon oncle.

M. DUBOULOIR.

C'est surement ce qu'elle répondra, s'il n'y a point eu de remplacement des fonds provenus de la vente de ces terres.

Le CHEVALIER.

Je n'ai point d'argent à manger à plaider ; ainsi je suis fort embarrassé.

M. DUBOULOIR.

Vous devez l'être en effet.

Le CHEVALIER.

Voilà pourquoi je m'adresse à vous, Monsieur, parce que vous êtes voisin de Madame de Rupert, & que...

M. DUBOULOIR.

Quoi, c'est Madame Derupert ?

Le CHEVALIER.

Oui, Monsieur, c'est la veuve en question.

M. DUBOULOIR.

Madame Derupert est très-avare, & si elle a eu envie de vous frustrer, je ne suis pas étonné qu'elle n'ait pas voulu placer ces fonds. Il pourroit très-bien se faire, si l'on n'a point de connoissance d'acquisitions, de

contrats, que tout ce bien ne ſoit qu'en argent ou en papiers.

Le CHEVALIER.

Et comment le ſçavoir ?

M. DUBOULOIR.

C'eſt très-difficile ; car c'eſt là le ſecret des Avares, & ils ne le confient à perſonne.

Le CHEVALIER.

Il n'y a donc aucunes reſſources ?

M. DUBOULOIR.

Non, ſi vous êtes ſûr qu'il n'y a ni fonds, ni contrats que l'on connoiſſe.

Le CHEVALIER.

Ah, Monſieur, je ſuis un homme perdu !

M. DUBOULOIR.

Comment, ne pouvez-vous pas vivre dans l'emploi que vous avez ?

Le CHEVALIER.

S'il n'y avoit que moi, ce ne ſeroit rien ; mais n'ayant plus de reſſources, plus d'eſpoir d'avoir rien, de la ſucceſſion de mon oncle ; je vais faire le malheur d'une perſonne que j'aime.... Ah, Monſieur, elle en mourra de déſeſpoir !

M. DUBOULOIR.

Vous ne l'épouſerez pas, & elle n'en mourra pas. Il n'y a que vous à plaindre dans ce cas-là.

Le CHEVALIER.

Si j'étois ſeul, j'aurois bientôt fini mon ſort. Vous ne ſçavez pas à quel point je ſuis malheureux. Monſieur, mon état eſt affreux !

M. DUBOULOIR.

Vous m'épouvantez !

Le CHEVALIER.

J'ai grand beſoin de vos conſeils, de vos ſecours... Je crains d'être pourſuivi...

M. DUBOULOIR.

Quelle affaire avez-vous ?

Le CHEVALIER.

Monſieur, en arrivant à Arras où nous ſommes en garniſon, j'y devins amoureux fou, d'une Demoiſelle qui eſt réellement charmante.

M. DUBOULOIR.

A Arras ?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur.

M. DUBOULOIR.

J'y connois beaucoup de monde.

Le CHEVALIER.

Eh bien, Monſieur, c'eſt la Fille du Receveur des Tailles.

M. DUBOULOIR, *avec étonnement.*

Mademoiſelle de Piremont ?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur. Son pere eſt-il de vos amis ?

M. DUBOULOIR.

Beaucoup.

Le CHEVALIER.

Ah, Monſieur, ne nous trahiſſez pas, je vous en conjure.

M. DUBOULOIR.

Achevez, achevez.

Le CHEVALIER.

N'ayant point de bien, je ne pouvois eſpérer de l'obtenir; mais cela ne put diminuer mon amour. J'eſpérois encore de mon oncle, quoiqu'il n'eût jamais répondu à toutes les lettres que je lui ai écrites, lorſque j'appris ſa mort, & en même tems qu'il ne m'avoit rien laiſſé.

M. DUBOULOIR.

Eh bien ?

Le CHEVALIER.

Des moyens que nous avions pris pour nous voir Mademoiſelle de Piremont & moi, nous ont plongés dans un abîme affreux.

M. DUBOULOIR.

Comment ?

Le CHEVALIER.

Elle eſt devenue groſſe ; la crainte d'être expoſée à la fureur de ſes parens & ſon déſeſpoir, ſi je ne voulois l'en ſauver en l'enlevant, m'ont déterminé à m'enfuir avec elle à Paris, où nous ſommes depuis huit jours, & tout prêts à mourir de miſére, ſi vous ne trouvez pas quelques moyens de nous en tirer.

M. DUBOULOIR.

Monſieur, je n'abuſerai pas de votre confiance en moi, & je ne vous ferai point de reproches ſur le malheur où vous avez entraîné une malheureuſe perſonne, que vous dites que vous aimez ; mais ſçavez-vous à qui vous parlez ?

Le CHEVALIER.

Monſieur...

M. DUBOULOIR.

A ſon oncle, au frere de M. de Piremont.

Le CHEVALIER.

Ah, Monſieur ! faites de moi ce qu'il vous plaira ; mais je vous en ſupplie, ayez pitié de votre malheureuſe niéce, qu'elle ne ſoit pas la victime de mon imprudence, je me jette à vos pieds. *Il s'y jette, & M. Dubouloir le reléve.*

M. DUBOULOIR.

Monſieur, que faites-vous ! Aſſeyez-vous, & écoutez-moi.

Le CHEVALIER.

Ah, Monſieur ! . . .

M. DUBOULOIR.

Les regrets ne feront rien à ce qui eſt arrivé ; voyons le parti qui nous reſte à prendre pour tout réparer. Il faut ſçavoir s'il n'y a pas moyen de rien tirer de Madame de Rupert. Je crois en imaginer un. Vous connoit-elle ?

LE CHEVALIER.

Non, Monſieur, je ne me ſuis point préſenté à elle avant de ſçavoir ſi j'avois droit de lui rien demander.

M. DUBOULOIR.

A la bonne heure. Si je ne réussis pas, je me charge de tout arranger vis-à-vis de mon frere, d'une façon ou d'autre. Je suis garçon, je ne veux point me marier, j'ai du bien, je le donnerai à ma niéce, à condition qu'elle vous épousera.

Le CHEVALIER.

Quoi, Monsieur!

M. DUBOULOIR.

Point de remercimens....

SCENE III.

M. DUBOULOIR, Le CHEVALIER, LAPIERRE.

MONSIEUR, Madame de Rupert est là-dedans qui demande à vous parler.

M. DUBOULOIR.

C'est justement elle que j'attendois. Monsieur le Chevalier, entrez dans ce petit cabinet, & vous en sortirez quand je vous appellerai.

Le CHEVALIER, *voulant remercier M. Dubouloir.*

Monſieur, permettez....

M. DUBOULOIR.

Ne perdons pas de tems, entrez, entrez là dedans. *Le Chevalier entre dans le cabinet.* Toi, Lapierre, quand je frapperai du pied, tu entreras en criant au feu, & tu diras qu'il eſt chez l'Epicier qui demeure à côté de Madame de Rupert.

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. DUBOULOIR.

Tu te tiendras ici deſſous; tu entendras bien?

LAPIERRE.

Oh, ne vous embarraſſez pas.

M. DUBOULOIR.

Allons, fais entrer Madame De Rupert. Ne dis rien à perſonne de cela.

LAPIERRE.

Non, non, Monſieur. Madame, donnez-vous la peine d'entrer. *Lapierre ſort quand Madame De Rupert eſt entrée.*

SCENE IV.

Me. DERUPERT, M. DUBOULOIR.

Me. DERUPERT.

Je ne ſçai, Monſieur, ſi j'ai l'honneur d'être connue de vous ?

M. DUBOULOIR.

Oui, Madame, ſurement, j'ai cet honneur-là. Voulez-vous bien vous aſſeoir ?

Me. DERUPERT, *s'aſſeyant.*

Monſieur, je n'entends point du tout les affaires, j'ai très-peu de bien, je ſuis une pauvre veuve, bien à plaindre, le peu que j'avois, mon mari l'a mangé.

M. DUBOULOIR.

C'eſt très-fâcheux, Madame, il ne falloit pas y conſentir; pour une femme raiſonnable comme vous, il eſt étonnant que vous ne l'ayez pas empêché.

Me. DERUPERT.

Monſieur, il eſt vrai, je l'aurois dû; mais un mari que l'on aime eſt toujours le maître. Je lui avois apporté en mariage deux cens mille francs.

M. DUBOULOIR.

Et il ne vous reſte plus rien ?

Me. DERUPERT.

Monſieur, je n'ai eu ni mes repriſes, ni mon douaire, & je ſuis réduite à vivre de très-peu de choſe.

M. DUBOULOIR.

Mais il n'étoit pas diſſipateur.

Me. DERUPERT.

Monſieur, non, du moins on ne le croyoit pas, & il eſt vrai que ce n'eſt pas le luxe qui nous a ruiné; mais de mauvaiſes affaires qu'il a faites toute ſa vie; parce qu'il n'y entendoit rien, & qu'il a toujours été trompé par des fripons.

M. DUBOULOIR.

C'eſt très-malheureux.

Me. DERUPERT.

Sa derniere paſſion, qui a achevé de nous ruiner, a été ſa chymie; on lui avoit fait accroire qu'il feroit de l'or, & l'on a mangé tout ce qu'il avoit en opérations réïtérées, & quand on a vu qu'il n'avoit plus rien, on l'a abandonné.

M. DUBOULOIR.

Que vous reſte-t-il donc ?

Me. DERUPERT.

Environ deux mille francs de rente viagere, & voyez, Monſieur, comment avec cela répondre à un neveu qui prétend que ſon oncle eſt fort riche. On dit qu'il va arriver, je n'entends point les affaires, & je ſuis très-inquiette.

M. DUBOULOIR.

Mais le bien de votre mari étoit en contrats, en terres ſans doute, ainſi que le vôtre.

Me. DERUPERT.

Oui, Monſieur, mais tout cela a été vendu.

M. DUBOULOIR.

S'il ne reſte rien en nature abſolument, ſon neveu ne peut rien avoir.

Me. DERUPERT.

Non ?

M. DUBOULOIR.

Surement.

Me. DERUPERT.

On m'avoit dit....

M. DUBOULOIR.

Sur quoi voulez-vous qu'il vous attaque,

ſi vous êtes en régle ? Si vous avez fait un inventaire, vous le lui préſenterez, & s'il veut ſe porter héritier, il faudra qu'il commence par vous donner tout ce qui vous revient.

Me. DERUPERT.

Vous avez bien de la bonté de me tranquiliſer ; mais ne me fera-t-il pas des frais toujours ? S'il va me faire un procès ſur ce qu'il me croit plus riche que je ne ſuis.

M. DUBOULOIR.

Quand il le gagneroit, ſi vous n'avez rien ; il n'aura rien.

Me. DERUPERT.

En ce cas-là, je ne le crains pas.

M. DUBOULOIR.

Et vous avez raiſon. *Il frappe du pied.*

Me. DERUPERT.

Monſieur, je vous ai bien de l'obligation de m'avoir tranquiliſée. Je ſens que j'ai bien fait de venir vous conſulter.

SCENE V.

Me. DERUPERT, M. DUBOULOIR; LAPIERRE.

LAPIERRE, *criant ſans paroître.*

Au feu, au feu, au feu, au feu.

Me. DERUPERT, *effrayée.*

Ah, mon Dieu, qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

M. DUBOULOIR.

Où allez-vous donc? Attendez.

LAPIERRE, *entrant.*

Au feu, au feu, au feu.

SCENE VI.

Me. DERUPERT, M. DUBOULOIR; Le CHEVALIER, LAPIERRE.

M. DUBOULOIR.

Lapierre, qu'eſt-ce que c'eſt? *Il fait ſigne au Chevalier qui a ouvert la porte.*

LAPIERRE.

Eh ! Monſieur, c'eſt le feu qui eſt chez l'Epicier ici près.

Me. DERUPERT, *éperdue.*

Ah ! mon Dieu, c'eſt à côté de chez moi. Je ſuis perdue ! *Elle veut s'en aller.*

M. DUBOULOIR.

Non, non, Madame, reſtez ici, nous allons voir à ſauver vos effets.

Me. DERUPERT.

Eh ! Monſieur, ils ſeront perdus, brulés avant qu'on ait pu les découvrir !

M. DUBOULOIR.

Nous les trouverons, Monſieur & moi. *Le Chevalier ſort du cabinet.*

Me. DERUPERT.

Non, Monſieur, c'eſt dans l'épaiſſeur du mur, de l'argent des papiers, laiſſez-moi aller, je vous prie.

M. DUBOULOIR.

Comptez ſur moi.

Me. DERUPERT.

C'eſt toute ma fortune, il y a ſix cens mille francs, Meſſieurs !

M. DUBOULOIR.

Tranquilisez-vous ; ce ne sera peut-être rien.

Me. DERUPERT.

Hé, Messieurs, je veux y aller absolument.

M. DUBOULOIR.

Je vous dis que vous n'avez rien à craindre. Vous voyez bien qu'on n'entend pas de bruit.

Me. DERUPERT.

Tout est-peut-être volé !

M. DUBOULOIR.

Tenez, voyez à la fenêtre. Il n'y a pas la moindre apparence de feu.

Me. DERUPERT.

Ah, Monsieur !

M. DUBOULOIR.

Lapierre, qu'est-ce que c'est que ce feu, il n'y a rien, n'est-ce pas ? *Il lui fait signe de dire que non.*

LAPIERRE.

Non, Monsieur, ce n'est rien.

Me. DERUPERT.

C'est-il bien vrai, mon garçon ?

LAPIERRE.

Oui, Madame.

Me. DERUPERT.

Ah ! mon Dieu, que j'ai eu de peur ! Je veux aller voir toujours....

M. DUBOULOIR.

Madame, il n'y avoit point de feu dutout, si vous voulez que je vous le dise. Ceci n'est qu'une plaisanterie & qui tournera surement à bien.

Me. DERUPERT, *étonnée.*

Comment !

M. DUBOULOIR.

Oui, j'étois pénétré de douleur de voir qu'une honnête femme comme vous étoit réduite à avoir si peu dequoi vivre, & pour m'assurer que vous me disiez vrai, je vous ai fait donner cette allarme.

Me. DERUPERT.

Quoi, Monsieur, vous êtes capable d'une trahison pareille ?

M. DUBOULOIR.

Madame, ce n'est pas un crime aussi grand que celui de vouloir retenir le bien d'autrui.

Me. DERUPERT.

Monſieur.... Paix donc.

M. DUBOULOIR.

Vous avez avoué, dans l'inquiétude où vous étiez, que vous aviez ſix cens mille francs en argent & en papiers.

Me. DERUPERT.

Moi ?

M. DUBOULOIR.

Oui, il n'eſt plus tems de diſſimuler, il faut nous en donner abſolument la moitié.

Me. DERUPERT.

Mais, Monſieur, c'eſt un dépôt.

M. DUBOULOIR.

Hé bien, ſi c'eſt un dépôt, je m'en vais faire mettre le ſcellé chez vous & vous faire renfermer juſqu'à ce que ceux à qui il appartient ſe préſentent. Voyez, déterminez-vous.

Me. DERUPERT.

Monſieur, on n'uſe point comme cela de violence.

M. DUBOULOIR.

Pardonnez-moi, on a ce droit, vis-à-vis

de ceux qui veulent vous ôter ce qui vous appartient. D'ailleurs voilà Monſieur, qui eſt le neveu de votre marí, il eſt le maître d'en uſer avec vous, comme il lui plaira.

Me. DERUPERT.

Quoi, Monſieur, vous êtes le Chevalier de S. Rieul ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame.

Me. DERUPERT.

Où me ſuis-je fourrée !

Le CHEVALIER.

Madame, conſentez à ce que vous propoſe M. Dubouloir, ceci ſera un ſecret, ſi vous le voulez.

Me. DERUPERT.

Mais, Meſſieurs, ſi j'ai dit ſix cens mille francs, il n'y a pas cela, je me ſuis trompée.

Le CHEVALIER.

Eh bien, nous partagerons.

Me. DERUPERT.

Je ne vous donnerai jamais trois cens mille francs.

M. DUBOULOIR.

En ce cas on mettra le ſcellé comme je vous ai dit, & puis vous n'aurez que ce qui vous revient de droit.

Me. DERUPERT.

Allons, Meſſieurs, venez chez moi, puiſqu'il le faut abſolument.

M. DUBOULOIR.

Cela vaudra mieux que de plaider, Madame.

Me DERUPERT.

Ah, mon Dieu! pourquoi ſuis-je venu ici? *Elle s'en va.*

Le CHEVALIER.

Quelles obligations, quels ſervices! . . .

M. DUBOULOIR.

Vous êtes mon neveu. Finiſſons cette affaire ſans perdre un inſtant; nous irons chercher ma niéce après, & j'aurai la ſatiſfaction de faire votre bonheur à tous deux; ne ſerai-je pas bien récompenſé? Allons, allons. *Ils s'en vont.*

LA

LA

PERMISSION

DE

CHASSE.

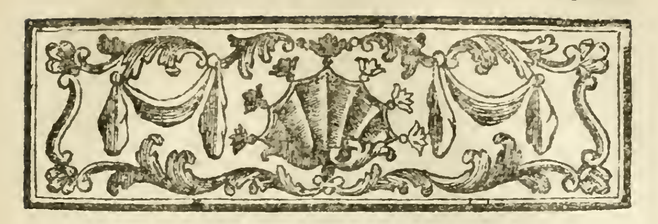
QUARANTE-SIXIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DUGREPONT. M. DEVILLERVAL. M. DEBONNIERE.	*en habits du matin.*

S. ELOY, *Piqueur, dreſſant des Chevaux pour tout le monde.*

La Scene eſt le matin ſur le Rempart à Paris.



LA PERMISSION DE CHASSE, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DUGREPONT, S. ELOY.

M. DUGREPONT.

Hé bien, S. Eloy, mon cheval, comment va-t-il ?

S. ELOY.

Pas mal, il commence à ſe bien mettre, je croi que vous en ſerez content, il aura une allure agréable.

M. DUGREPONT.

Et je pourrai tirer dessus?

S. ELOY.

Oui, il sera fort sage.

M. DUGREPONT.

C'est bon ; mais quand?

S. ELOY.

Avant un mois.

M. DUGREPONT.

Il fait aujourd'hui un joli tems pour la chasse !

S. ELOY.

C'est vrai.

M. DUGREPONT.

On parle des terres loin de Paris, & voilà où l'on en est, on n'en peut pas profiter.

S. ELOY.

Comment, est-ce que la vôtre...

M. DUGREPONT.

Elle est à vingt-cinq lieues, il faut y aller la veille qu'on veut y tirer.

S. ELOY.

C'est loin.

M. DUGREPONT.

Quand vous en avez une plus près, on

dit que ce n'eſt qu'une maiſon de campagne, & qu'on n'y peut pas chaſſer,

S. ELOY.

Mais celle de M. de Villerval eſt tout près d'ici, & l'on y chaſſe.

M. DUGREPONT.

Oui; mais qui?

S. ELOY.

Tout le monde.

M. DUGREPONT.

Il n'aime pas cela.

S. ELOY.

Je vous aſſure qu'il donne même des permiſſions très-facilement.

M. DUGREPONT.

Lui?

S. ELOY.

Oui, j'y ai chaſſé moi.

M. DUGREPONT.

Parce que vous lui dreſſiez un cheval.

S. ELOY.

Il eſt vrai.

M. DUGREPONT.

Pour moi, je ne lui en demanderai pas;

S. ELOY.

Pourquoi donc, il ſeroit charmé de vous ſaire ce plaiſir-là.

M. DUGREPONT.

Oui, vous le connoiſſez bien. Il ne chaſſe jamais lui, mais je ſuis ſûr qu'il me refuſeroit.

S. ELOY.

Le voilà, parlez-lui; je vais monter votre cheval.

M. DUGREPONT.

Je ne lui en parlerai ſurement pas; je le connois.

SCENE II.

M. DEVILLERVAL, M. DUGREPONT.

M. DEVILLERVAL.

AH, bonjour, Dugrépont. Tu te promenes donc ce matin?

M. DUGREPONT, *s'en allant.*

Oui, bonjour.

M. DEVILLERVAL.

Hé bien, où vas-tu? Il ne me répond pas ſeulement.

SCENE III.

M. DEVILLERVAL, M. DEBONNIERE.

M. DEBONNIERE.

J'AI fermé la porte du Jardin; voilà la clef. Qu'eſt-ce que tu as donc? Qu'eſt-ce que c'eſt que cet air étonné?

M. DEVILLERVAL.

C'eſt Dugrépont que je viens de trouver ici.

M. DEBONNIERE.

Hé bien?

M. DEVILLERVAL.

Je l'aborde, je lui parle. A peine me répond-il, & il s'en va.

M. DEBONNIERE.

Et qu'eſt-ce que tu lui as fait?

M. DEVILLERVAL.

Moi, rien du tout, & je ne vois pas pourquoi il feroit fâché contre moi.

M. DEBONNIERE.

Il ne l'eſt ſûrement pas.

M. DEVILLERVAL.

Je n'en ſçai rien, il m'a regardé d'un air ſombre qui me fâche; car je l'aime & je l'ai aimé de tous les tems.

M. DEBONNIERE.

Que diable peut-il avoir? Éloigne-toi, il vient par ici en rêvant, je vais lui demander.

M. DEVILLERVAL.

Je le veux bien.

SCENE III.

M. DEBONNIERE, M. DUGREPONT.

M. DEBONNIERE.

QU'EST-CE que tu fais donc là tout ſeul, Dugrépont?

M. DUGREPONT.

J'attends mon cheval que S. Eloy eſt allé monter.

M. DEBONNIERE.

Ah, ah. Mais tu as l'air de mauvaiſe humeur.

M. DUGREPONT.

Ce n'eſt rien, il faut s'attendre à tout dans la vie & ne compter ſur perſonne, pas même ſur les gens que l'on croit ſes meilleurs amis.

M. DEBONNIERE.

Cette maxime-là eſt un peu déſobligeante pour moi.

M. DUGREPONT.

Je ne dis pas cela pour toi.

M. DEBONNIERE.

Eſt-ce que tu ſerois fâché contre Villerval ?

M. DUGREPONT.

Moi, point du tout. Chacun eſt maître de ce qu'il a.

M. DEBONNIERE.

Mais encore, il eſt inquiet de la maniere dont tu l'as reçu.

M. DUGREPONT.

Je te dis que je ne lui en veux point du tout ; mais je n'aurai jamais affaire à lui.

M. DEBONNIERE.

Qu'eſt-ce qu'il t'a fait ?

M. DUGREPONT.

Il le ſçait bien.

M. DEBONNIERE.

Non, d'honneur, & il voudroit sçavoir s'il a quelque chose à se reprocher vis-à-vis de toi.

M. DUGREPONT.

Hé parbieu sans doute, suis-je homme à me fâcher sur rien? En un mot, c'est très-mal à lui, & je devois m'y attendre.

M. DEBONNIERE.

Mais qu'est-ce que c'est?

M. DUGREPONT.

Puisque tu veux absolument le sçavoir, je vais te faire juge de ce procédé-là. Tu me diras si entre amis tu as jamais rien vu de pareil.

M. DEBONNIERE.

Voyons?

M. DUGREPONT.

Je le rencontre ici tout-à-l'heure. Nous parlons du tems qu'il fait, je lui dis que c'est un joli tems pour chasser. Il me répond que oui; je me plains de ce que ma Terre est trop loin pour que je puisse y aller d'un moment à l'autre.

M. DEBONNIERE.

Fort bien.

M. DUGREPONT.

Je lui dis qu'il eſt bienheureux de ce que la ſienne n'eſt qu'à trois lieues de Paris, que ſi la mienne étoit auſſi près, j'irois tout-à-l'heure pour y tirer quelques perdreaux.

M. DEBONNIERE.

Il ne t'a pas offert d'y aller ?

M. DUGREPONT.

Bon, offert ! . . .

M. DEBONNIERE.

Comment ?

M. DUGREPONT.

Bien loin de cela, il m'en a refuſé la permiſſion.

M. DEBONNIERE.

C'eſt incroyable !

M. DUGREPONT.

Cela eſt pourtant vrai ; S. Eloy étoit avec moi, qui en a été confondu & qui te le dira.

M. DEBONNIERE.

Je ne reconnois pas là Villerval.

M. DUGREPONT.

Oh, je le reconnois bien moi, il eſt jaloux de ſa chaſſe, il n'en fait pas toujours ſemblant.

M. DEBONNIERE.

Il y a sûrement dans tout cela quelque chose que je n'entends pas, ni lui non plus, & je ne veux pas que vous restiez brouillés; laissez-moi un peu, je veux éclaircir tout ceci.

M. DUGREPONT.

Moi, cela m'est bien indifférent, & si je n'attendois pas mon cheval, je ne resterois pas ici, je vous assure. *Il s'éloigne.*

M. DEBONNIERE.

Villerval?

SCENE IV.

M. DEBONNIERE, M. DEVILLERVAL.

M. DEVILLERVAL.

Hé bien, qu'est-çe qu'il dit?

M. DEBONNIERE.

Ma foi, il dit... je trouve qu'il a raison.

M. DEVILLERVAL.

Comment, il a raison?

M. DEBONNIERE.

Oui, rappelle toi.

M. DEVILLERVAL.

Mais à propos de quoi, quand lui ai-je manqué en rien ?

M. DEBONNIERE.

Tout-à-l'heure, ici.

M. DEVILLERVAL.

Mais il n'a pas voulu me parler, ne te l'ai-je pas dit tantôt ?

M. DEBONNIERE.

C'eſt vrai ; cependant il ſe plaint de toi & très-ſérieuſement.

M. DEVILLERVAL.

Je ne ſçaurois deviner pourquoi.

M. DEBONNIERE.

C'eſt ſur la chaſſe.

M. DEVILLERVAL.

Sur la chaſſe ? Mais je ne l'aime point du tout, & j'y ſuis très-indifférent.

M. DEVILLERVAL.

Pourquoi donc lui as-tu refuſé de le laiſſer chaſſer chez toi ? à Villerval.

M. DEVILLERVAL.

Je lui ai refuſé une permiſſion de chaſſe ?

M. DEBONNIERE.

Oui, voilà dequoi il ſe plaint.

M. DEVILLERVAL.

Et quand ?

M. DEBONNIERE.

Aujourd'hui.

M. DEVILLERVAL.

Il faut qu'il ſoit fou abſolument. Il ſaudroit qu'il m'eût parlé pour cela, & je te le répéterai cent fois ſi tu le veux, il m'a tourné le dos dès qu'il m'a vu.

M. DEBONNIERE.

Je m'en vais lui dire que tu ne comprends rien à tout cela.

M. DEVILLERVAL.

Dis-lui qu'il chaſſera chez moi tant qu'il voudra, qu'il ne ſçauroit me faire un plus grand plaiſir.

M. DEBONNIERE.

Il vaut mieux que tu le lui diſes toi-même, il ne me croiroit pas. Je vais te l'amener. *Il va à M. Dugrépont.*

M. DEVILLERVAL.

J'y conſens.

SCENE V.

M. DEBONNIERE, M. DUGREPONT.

M. DEVILLERVAL, *un peu loin des deux autres.*

M. DEBONNIERE.

Hé bien, Dugrépont, viens donc ici.

M. DUGREPONT.

Je ne comprends pas ce qui eſt arrivé à mon cheval, & pourquoi S. Eloy ne revient point.

M. DEBONNIERE.

Je viens de parler à Villerval, il eſt fort étonné de tout cela. Il dit que tu ne lui as ſeulement pas voulu parler.

M. DUGREPONT.

Il dira tout ce qu'il voudra, il a tort.

M. DEVILLERVAL, *s'approchant.*

J'ai tort, c'eſt bientôt dit; pouvois-je te deviner?

M. DUGREPONT.

Comment deviner, quoi?

M. DEVILLERVAL.

Que tu avois envie de chaſſer?

M. DUGREPONT.

Je crois que cela n'étoit pas difficile.

M. DEVILLERVAL.

Mais quand je t'ai trouvé ici, m'as-tu parlé seulement, ne t'es-tu pas en allé comme un fou ?

M. DUGREPONT.

Je conviens que tu ne m'as pas entendu.

M. DEVILLERVAL.

Il me feroit tourner la tête ! mais dis donc si tu m'as demandé d'aller chasser à Villerval.

M. DUGREPONT.

Demandé ? . . . non.

M. DEVILLERVAL.

Pourquoi dis-tu que je t'ai refusé ?

M. DUGREPONT.

Parce que. . . Parce que je suis sûr que si je t'en avois parlé, tu ne l'aurois pas voulu ; voilà tout. *Il s'en va.*

M. DEBONNIERE.

On ne le tirera jamais de là. Allons nous promener. *Ils s'en vont.*

LES

LES EPOUX MALHEUREUX.

QUARANTE-SEPTIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE S. FIRMIN.

PAULINE, *Femme de M. de S. Firmin.*

M. VINCENT, *Tapiſſier-Fripier.*

DUPRÉ, *Valet de Chambre de l'Oncle de M. de S. Firmin.*

DUMONT, *Ami de Dupré.*

Un Huiſſier.

Un COMMISSAIRE.

Un CLERC.

Des ARCHERS.

La Scene eſt chez M. de S. Firmin, dans un Appartement très-ſimple.



LES EPOUX MALHEUREUX,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE S. FIRMIN *est étonné en entrant de ne voir personne.*

QUOI, Pauline n'eſt point ici ! Pauline ! Pauline ? que peut-elle être devenue ? Comment a-t-elle pu ſe réſoudre à ſortir ſans moi? Elle ne ſçauroit être loin. Elle craindroit trop de m'allarmer. Quelle femme pourroit être auſſi ſenſible ! ſa tendreſſe pour moi. . . ſa tendreſſe ! . . & j'ai fait ſon malheur, moi ! ... Oui ; c'eſt mon amour... Ah , Pauline ! loin de

me le reprocher, le tien pour moi, ſemble augmenter encore ! Quelle union devoit être plus heureuſe ! mais reliſons la lettre que j'écris à mon oncle ; non, ſon ame ne ſçauroit être toujours ſans pitié ! Que Pauline ignore du moins mon projet, s'il ne réuſſit pas.

Il s'aſſied, une table devant lui, ſur laquelle il y a une écritoire, & il tire de ſa poche un papier qu'il lit.

» Vous êtes bien vangé, Monſieur, de ma » déſobéiſſance, j'ai fait le malheur de tout » ce que j'aime, Pauline languit avec moi, » dans la plus affreuſe miſére : ſans avoir ſçu » mes torts envers vous, elle en partage la » punition. Oui, Monſieur, elle ſe reproche » ſans ceſſe d'être la cauſe, quoiqu'innocen- » te, qui m'a fait encourir votre indigna- » tion. Pourquoi, ſans la connoître avoir re- » fuſé votre conſentement à notre mariage & » m'avoir forcé par cette réſiſtance, à vous » demander les biens dont vous ne vous étiez » chargé que par bonté, par amitié pour » moi ? Ils m'ont été ravis ces biens, par un » Monſtre qui ſous le nom d'Ami, a trahi

» ma confiance. Ce n'eſt pas pour moi que » j'implore votre pitié ; c'eſt pour une fem- » me vertueuſe que j'adore, que vous aime- » riez ſi vous la connoiſſiez. Doit-elle être la » victime de mon imprudence. Ah, mon on- » cle ! ce n'eſt point ma grace que je de- » mande, mon repentir ne ſuffit pas ; mais » Pauline mérite vos bontés ; ſouffrez qu'elle » aille vous trouver, ſoyez l'aſyle de la ver- » tu... Mais j'entends quelqu'un... C'eſt elle-même. *Il ſerre ſa lettre dans ſa poche.*

SCENE II.

PAULINE, M. DE S. FIRMIN.

M. DE S. FIRMIN.

AH, chere Pauline, en quel état vous voilà ! quel accablement ! Que vous eſt-il donc arrivé ?

PAULINE, *s'aſſeyant.*

Ah, S. Firmin, laiſſez-moi reſpirer !... je ſuis horriblement fatiguée !

M. DE S. FIRMIN.

Je ne comprends pas pourquoi ſeule, vous avez pu vous hazarder au milieu des embarras, du tumulte.... Vous, heurtée, ſans égards, froiſſée par la foule.... dédaignée par ces ames mépriſables qui ne ſe ſont enrichies qu'à force de baſſeſſes : la vertu rampe quand le vice triomphe, & c'eſt à moi que vous devez cette humiliation !

PAULINE.

Ah ! que vous augmentez ma peine, en voulant vous rendre ſeul coupable de nos maux ! & ſans moi, les auriez-vous éprouvés ? Au nom de notre amour, ceſſez...

M. DE S. FIRMIN.

Eh bien, chere Pauline, je vous obéïrai ; vous triompherez toujours de moi. Mais dites je vous prie, qu'eſt-ce qui a pu vous déterminer à ſortir ?

PAULINE.

Le deſir d'adoucir tes maux ; mais S. Firmin, il n'y a plus d'amitié ſur la Terre ! ſes ſermens n'ont plus rien de ſacré ! Conſervons précieuſement cet amour qui nous reſte.

M. DE S. FIRMIN.

Et c'eſt cet amour qui te perd !

PAULINE.

Lui ? non : le bonheur affoiblit ſouvent l'amour ; mais notre malheur m'attache encore plus vivement à toi : dans tes bras il n'oſe me pourſuivre.

M. DE S. FIRMIN.

Que d'amour ! que de courage !

PAULINE.

Nous en avons beſoin. Écoute-moi. Effrayée de la cruelle ſituation où mon amour t'a réduit ; prêts d'être accablés par les créanciers du malheureux à qui nous nous ſommes confiés & pour qui nous avons répondu, à peine as-tu été ſorti, qu'il m'eſt venu dans la penſée que nous pourrions peut-être recouvrer nos effets.

M. DE S. FIRMIN.

Comment ? . . .

PAULINE.

Julie, avec qui j'ai été au Couvent, l'amie la plus tendre que j'aye eue de ma vie, Julie, ai-je dit, eſt à Paris ; femme d'un homme en place, ſon crédit pourra nous ſervir. Je crois

déjà voir dissiper tes maux, Julie va les adoucir, son amitié pour moi me fait tout espérer. Je sors, je cherche sa demeure ; un vaste hôtel, une suite nombreuse m'assurent qu'elle jouit de l'état le plus brillant, j'applaudis à son bonheur, mon cœur le partage & me fait penser que je vais l'augmenter en la revoyant. La simplicité de mon vêtement jette dans l'erreur celui qui me conduit, il me méne chez les femmes de Julie, je me fais annoncer sous ton nom, pour jouir de sa surprise & de toute la joie qu'elle aura de me revoir. J'entre, je lui parle ; mais, Dieux! son ame n'est plus sensible au son de ma voix ; à peine daigne-t elle me regarder. Que voulez-vous, me dit-elle ? Sa froideur me pénétre de douleur, la force m'abandonne, je ne puis répondre ; elle réïtére ses questions. Voyez, lui dis-je avec peine, c'est Pauline, n'êtes-vous plus Julie ? Pauline ! Pauline ! reprend-elle séchement, qu'on lui donne un siége & laissez-nous. Je respire, je me flatte qu'elle va se jetter dans mes bras ; mais continuant avec la même indifférence, dans quel état vous voilà ! que vous est-il donc arrivé ? D'éprouver ce que

l'ingratitude a de plus affreux ! de ne voir en vous qu'une ame hautaine au lieu d'une ame ſenſible que j'eſpérois y trouver : je vous plains, ai-je ajouté en me levant, de ce que la fortune a entierement changé votre cœur. Dans cet inſtant un jeune homme eſt entré avec fracas ; je ſuis ſortie, elle m'a ſuivie, en me diſant voilà dix louis, peuvent-ils vous être utiles ? Non, ai-je répondu fiérement, je les recevrois avec tranſport des mains de l'amitié, je les refuſe avec mépris, de celles de l'orgueil. Et la mort dans l'ame, je me ſuis traînée juſqu'ici, où je te retrouve, tes regards me conſolent, & ton amour effacera ſûrement le ſouvenir d'uu procédé auſſi humiliant & auſſi affligeant pour l'humanité.

M. DE S. FIRMIN.

O femme, toujours reſpectable ! que vis-à-vis de Julie, dans votre infortune, vous étiez au-deſſus d'elle !

PAULINE.

Mais vous, qu'avez-vous fait ? que vous a dit Virteil ?

M. DE S. FIRMIN.

Rien, je ne l'ai pas vu. Il vient d'avoir un

Régiment, & dans la joie de s'y aller faire recevoir, il eſt parti tout de ſuite.

PAULINE.

Eh bien, qu'une ſage économie nous ſoutienne juſqu'à ce que...

M. DE S. FIRMIN.

Sans argent, ſans reſſources.....

PAULINE.

Sçachons nous reſtraindre au ſeul néceſſaire; dans cette ſolitude, nous ne craindrons pas les regards de ceux qui veulent qu'on rougiſſe de n'avoir plus que de la vertu.

M. DE S. FIRMIN.

Ah, certainement, loin de nous chercher, ils nous fuiront; mais j'entends quelqu'un; c'eſt le Tapiſſier de cet indigne Préval; que veut-il?

SCENE III.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE, M. VINCENT.

M. VINCENT.

MONSIEUR, ſi je ne me trompe, eſt M. de S. Firmin?

M. DE S. FIRMIN.

Oui, Monſieur Vincent; que voulez-vous?

M. VINCENT.

M. de Préval, Monſieur, qui m'a chargé de vous fournir tout l'ameublement de la maiſon que vous occupiez eſt parti ſans me le payer, & ſans doute c'eſt à vous que je dois m'adreſſer; voilà le Mémoire.

M. DE S. FIRMIN.

Mais je lui ai compté cet argent.

M. VINCENT.

Comme je ne l'ai pas reçu, c'eſt contre vous, Monſieur, que je dois avoir mon recours.

PAULINE.

Ah! S. Firmin, chaque jour accroît notre malheur.

M. VINCENT.

Madame, je ſuis au déſeſpoir de vous chagriner; mais M. de Préval m'a ruiné! Ma famille eſt languiſſante, mourant de faim, & l'on vient d'obtenir un Arrêt de priſe de corps contre moi, ſi d'ici à deux jours je ne paye mille écus.

M. DE S. FIRMIN.

Votre peine augmente encore la nôtre M. Vincent. Vous voyez les débris d'une fortune entierement ruinée par le même homme, & nous ſommes ſans ſecours.

M. VINCENT.

Effectivement, je ne vois pas un des meubles que j'ai fournis.

M. DE S. FIRMIN.

Nous les avons vendus pour payer quelques malheureux Domeſtiques & pour ſubſiſter.

M. VINCENT.

Quoi, Monſieur, vous n'aviez pas des amis puiſſants qui pourroient vous aider encore ?

M. DE S. FIRMIN.

Des amis ! avez-vous vêcu juſqu'à préſent ſans mieux connoître les hommes ? Amis, parens, tout nous abandonne.

M. VINCENT.

Pour moi, je ſçaurai mourir dans la priſon qu'on me deſtine, ce n'eſt avancer que de peu de tems ma derniere heure; mais ma femme, mes enfans.

PAULINE, *à M. de S Firmin.*

La ſituation de cet homme me pénétre de douleur !

M. DE S. FIRMIN, *après avoir rêvé.*

Eh bien, M. Vincent, reprenez courage ; j'eſpere pouvoir vous tirer de peine.

PAULINE.

Ah, S. Firmin, ſeroit-il poſſible ?

M. DE S. FIRMIN.

Oui, je ſçai un homme qui connoît les biens qui doivent un jour me revenir, je prendrai avec lui tous les arrangemens qu'il voudra.

M. VINCENT.

Quoi, Monſieur ? . . .

M. DE S. FIRMIN.

Vous ne devez pas être la victime de notre imprudence. Allez, dans peu j'oſe me flatter de pouvoir vous délivrer de toutes vos craintes.

M. VINCENT.

Monſieur, oſerois-je vous demander combien je dois attendre encore ?

M. DE S. FIRMIN.

La journée ne ſe paſſera pas, ſans que vous ayez de mes nouvelles.

M. VINCENT.

Monſieur, que ne vous devrai-je pas !

M. DE S. FIRMIN.

Je ne fais que ce que je dois.

PAULINE.

Mais, S. Firmin, quel eſt donc cet homme ſur qui vous comptez ?

M. DE S. FIRMIN.

Un homme à qui je n'avois pas penſé pour nous ; mais que le deſir de ſoulager M. Vincent m'a rappellé, & qui nous ſera ſurement utile, c'eſt M. Warthon.

M. VINCENT.

Monſieur Warthon ?

M. DE S. FIRMIN.

Oui.

M. VINCENT.

Le Banquier ?

M. DE S. FIRMIN.

Lui-même.

M. VINCENT.

C'eſt ſur lui que vous comptez ?

M. DE S. FIRMIN.

Aſſurément.

M. VINCENT.

Ah, Monſieur, nous ſommes perdus !

M. DE S. FIRMIN.

Comment ?

M. VINCENT.

Hélas, Monſieur, depuis deux jours il a fait banqueroute.

M. DE S. FIRMIN.

Juſtes Dieux !

PAULINE.

Tout ſe réunit contre nous !

M. VINCENT.

Adieu, Monſieur & Madame, je ſuis au déſeſpoir de vous avoir chagrinés, ce n'étoit pas mon deſſein ; je vous en demande bien pardon.

SCENE IV.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE.

PAULINE.

Ce malheureux Vincent augmente encore ma peine ! on peut ſupporter ſes maux ; mais cauſer ceux des autres eſt auſſi trop affreux !

M. DE S. FIRMIN.

Ah ! ſi le Ciel nous favoriſe quelque jour, je ſens que toutes les épreuves que nous aurons ſouffertes ſeront un bien pour moi, puiſqu'elles me font connoître l'excellence de ton cœur & la délicateſſe de ton ame.

PAULINE.

C'eſt mon amour pour toi....

M. DE S FIRMIN.

Ah ! tu méritois un meilleur ſort ! qu'il eſt cruel de voir ſouffrir celle qui n'eſt faite que pour faire le bonheur de tous ceux qui la connoiſſent !

PAULINE.

Eh, ne fais-je pas le tien ? que me faut-il de plus ?

M. DE S. FIRMIN.

N'être pas en proie du moins à l'affreuſe néceſſité ; mais tâchons de nous y ſouſtraire ; voyons enſemble ce qui nous reſte, dont nous puiſſions ſubſiſter.

PAULINE.

J'ai prévenu ton projet, viens & tu verras.... Mais on frappe fortement ; qui pourroit-ce être ?

M.

M. DE S. FIRMIN.

Je ne ſçais. Entrez.

SCENE V.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE, Un HUISSIER, Un COMMISSAIRE, Un CLERC, des ARCHERS.

PAULINE.

QUE vois-je ! que nous veut-on ?

L'HUISSIER.

Monſieur, en vertu d'une Sentence obtenue par défaut...

M. DE S. FIRMIN.

Par défaut, Monſieur ? Je n'ai pas la moindre connoiſſance...

L'HUISSIER.

L'aſſignation vous a pourtant été ſignifiée.

M. DE S. FIRMIN.

Je n'en ai point reçu.

L'HUISSIER.

Cela ne fait rien, Monſieur.

M. DE S. FIRMIN.

Comment, cela ne fait rien ?

L'HUISSIER.

Non, Monſieur, la Sentence eſt rendue & elle va être exécutée.

M. DE S. FIRMIN.

Eſt-ce de la part de M. Vincent ?

L'HUISSIER.

Non; M. Vincent avoit bien été mis par le Procureur de la Direction au nombre des créanciers du ſieur de Préval; mais il vient dans l'inſtant de ſe déſiſter de ſes pourſuites.

M. DE S. FIRMIN.

M. Vincent ?

L'HUISSIER.

Oui, Monſieur, apparemment que vous l'avez ſatisfait ?

PAULINE.

Ah ! S. Firmin, quoi, ce M. Vincent dans l'état où il eſt, a été capable.... quelle ame honnête & ſenſible !

L'HUISSIER.

Monſieur, ſi vous pouvez auſſi ſatisfaire les autres créanciers, je ſuis prêt à vous donner main-levée pour la ſaiſie de vos meubles, en payant tous les frais.

M. DE S. FIRMIN.

Hélas, Monſieur, nous ne poſſédons rien! Le malheureux Préval s'eſt emparé de tout ce que nous avions.

L'HUISSIER.

En ce cas, leſdits meubles vont être exécutés & vendus à l'encan, je vais les faire enlever.

M. DE S. FIRMIN.

Monſieur, je vous prie en grace d'attendre encore...

L'HUISSIER.

Cela ne ſe peut pas retarder un ſeul moment. Allons vous autres, ne perdez pas de temps; démeublez cette chambre voiſine par l'autre porte; pendant ce tems-là nous démeublerons celle-ci. *Il écrit en allant & venant.*

M. DE S. FIRMIN.

Ah, Monſieur, par pitié, écoutez-moi.

L'HUISSIER.

C'eſt inutile, je n'entends rien, je dois faire mon devoir.

PAULINE.

Et qui peut vous faire choiſir à vous & à

vos pareils un métier auſſi déteſtable ?

L'HUISSIER.

La néceſſité de vivre, Madame.

PAULINE.

La néceſſité de vivre ? & comment vit-on au milieu de pareilles horreurs ?

L'HUISSIER.

Ah, Madame, ou ſe fait à tout.

M. DE S. FIRMIN.

Laiſſe, laiſſe ces inhumains, Pauline. Méritent-ils ſeulement tes regards ? Oublions qu'il y a de tels hommes au monde ; détournons nos yeux de deſſus eux ; viens, appuye-toi contre cette fenêtre ; nous verrons dans ce Peuple qui s'agite, des gens plus eſtimables, que le travail ſoutient contre l'infortune. Cette reſſource nous manque ; mais ſi le Ciel ordonne que nous vivions encore, ſans doute qu'il nous prépare des ſecours que nous ne prévoyons pas. *Ils s'appuyent tous les deux contre la fenêtre, pendant qu'on démeuble l'appartement. L'on emporte tout & l'on ne laiſſe que la paille du lit, que l'on jette dans la chambre où ils ſont.*

Un ARCHER, *à l'Huissier.*

Nous avons fini, Monsieur.

L'HUISSIER.

Il n'y a plus rien ?

2e. ARCHER.

Non, Monsieur.

L'HUISSIER.

Allons-nous-en. Monsieur & Madame, je vous souhaite bien le bonjour.

SCENE VI.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE.

PAULINE, *se retournant, & ne voyant plus que la paille.*

O DIEUX ! voilà donc tout ce qui nous reste pour meubles & pour aliment !

M. DE S. FIRMIN.

Chere Pauline, que dis-tu ?

PAULINE.

Mes forces m'abandonnent, les derniers efforts du courage épuisent ma constance. *Elle tombe sur la paille, & elle s'évanouit dans les bras de M. de S. Firmin.*

M. DE S. FIRMIN.

Elle perd connoiſſance ! malheureux que je ſuis ! Pauline ? Ma chere Pauline, attends encore, ne meurs pas ſans moi. Quel affreux moment, & quel ſecours lui donner ? *Il tire un flacon de ſa poche. Pauline fait un mouvement ſans revenir tout-à-fait. M. de S. Firmin regarde l'or de la garniture du flacon avec une eſpéce de joie.* Mais, Dieux ! que vois-je ? Eſt-ce vous qui m'inſpirez ? L'or de ce flacon m'offre-t-il une reſſource ? Il eſt peut-être tems encore. *Il porte une ſeconde fois le flacon au nés de Pauline.* Pauline ? *Elle ſe ranime, regarde autour d'elle, & elle eſt prête de retomber.* Ma chere Pauline, rappelle ton courage ; l'eſpoir renaît dans mon ame ; hâte-toi de le partager. *Elle ſe releve & s'appuie ſur M. de S. Firmin.*

PAULINE.

Hélas ! d'où peut-il te venir, après tout ce que nous avons perdu ?

M. DE S. FIRMIN.

Tu le ſçauras, le tems me preſſe.

PAULINE.

Explique-toi.

M. DE S. FIRMIN.

Permets que je te quitte & ſois ſans crainte ; je ne peux ni vivre ni mourir ſans toi.

PAULINE.

Je ne crains pas que tu m'abandonnes.

M. DE S. FIRMIN.

Pourquoi donc prononcer ce mot ? Mais ne me retiens pas davantage. Adieu. *Il s'en va.*

PAULINE.

O Ciel !

M. DE S. FIRMIN, *revenant.*

Écoute. Voilà le ſigne où tu reconnoîtras ſi notre malheur s'adoucit. Si tu me vois revenir en carroſſe, voulant perdre moins de tems pour te rejoindre, raſſure-toi, & jette dans la riviere qui paſſe ſous cette fenêtre, cette paille, image affreuſe de notre miſére, qu'il ne nous reſte plus rien qui nous la retrace. Adieu.

PAULINE.

Je t'obéïrai ; mais à quelles inquiétudes me laiſſes-tu en proie !

M. DE S. FIRMIN.

Je pourrois perdre l'inſtant favorable. Laiſſe-moi aller, je te prie.

PAULINE.

Va donc. Puiſſe le Ciel favoriſer tes deſſeins !

SCENE VII.

PAULINE.

QUELS projets peut avoir S. Firmin ? Pourquoi ne me les a-t-il pas confiés ? Le tems le preſſe ; où peut-il donc aller ? Se laiſſeroit-il abuſer par le vain eſpoir d'éprouver encore s'il eſt quelque ami, quelque homme ſenſible, généreux... Il n'y faut pas compter, la miſére effraye plus qu'elle n'attendrit ; les malheureux demeurent iſolés, tout le monde s'en éloigne ! *montrant la paille.* Voilà donc tout ce qui nous reſte de cette fortune éclatante qui ſembloit aſſurer notre bonheur ; mais pouvois-je prévoir que je cauſerois la perte de tout ce que j'aime ! Paſſion funeſte qui ne nous préſente jamais qu'un ſort délicieux ! Amour qui m'eſt cher encore, malgré les maux que tu cauſes à l'époux que j'adore, ne permets pas que l'infortune nous ſépare, heureux, ou malheureux, qu'il revienne dans mes bras ! *Elle écoute.* Mais

n'entends-je pas une voiture ? *Elle va regarder à la fenêtre & revient.* Ce n'eſt pas lui encore ? quels momens cruels ! Pourquoi ne l'ai-je pas ſuivi ! J'entends quelqu'un. Il revient ſans doute ſans avoir réuſſi. *Allant à la porte* Eſt-ce toi, cher S. Firmin ?

SCENE VIII.

PAULINE, DUMONT.

DUMONT.

MADAME, eſt-ce ici que demeure M. de S. Firmin ?

PAULINE.

Oui, Monſieur.

DUMONT.

Y eſt-il ?

PAULINE.

Non, Monſieur.

DUMONT.

Reviendra-t-il bientôt ?

PAULINE.

Je l'attends.

DUMONT.

Cela ſuffit.

PAULINE.

Monſieur, ne puis-je ſçavoir ce que vous lui voulez ?

DUMONT.

Madame, j'ai ordre de me taire & de courir promptement dire que j'ai trouvé ſa demeure.

SCENE IX.

PAULINE.

Que veut cet homme ? qui peut l'engager à s'informer de cette demeure ? Quel intérêt ?... Les créanciers de l'odieux Préval... je frémis !... Si l'on vouloit arrêter S. Firmin, le conduire en priſon, lui ! Ah ! n'eſpérez pas que je l'abandonne, il faudra m'arracher plutôt la vie que de vouloir m'en ſéparer ! Quelle nouvelle inquiétude ! Il n'y a donc point de peine qui ne puiſſe encore augmenter ! ... Mais écoutons : c'eſt S. Firmin peut-être. On arrête, voyons. *Avec joie.* C'eſt lui-même ! Ah ! je reſpire ! notre malheur enfin va donc s'adoucir ! Obéiſſons-lui promptement. *Elle jette la paille par la fenêtre qui donne ſur la riviere.*

SCENE X.

PAULINE, M. DE S. FIRMIN, *pâle & défait.*

PAULINE.

Ah ! S. Firmin, je te revois ! . . . mais, ô Ciel ! . . . dans quel état ! . . .

M. DE S. FIRMIN.

Ah ! Pauline, qu'avez-vous fait ? cette paille. . . .

PAULINE.

Je vous ai obéï.

M. DE S. FIRMIN.

Il ne nous reste donc plus rien sur la Terre.

PAULINE.

Que dites-vous ? Ne m'avez-vous pas assuré que si je vous voyois revenir en voiture...

M. DE S. FIRMIN.

Je me suis laissé abuser par l'espoir de voir adoucir tes maux.

PAULINE.

Eh bien, tu t'es trompé ?

M. DE S. FIRMIN.

Hélas, oui ! ce flacon qui m'étoit précieux, parce qu'il venoit de toi, parce que c'étoit le premier gage de ta tendresse pour moi, je

l'ai ſacrifié à ce deſir. Avec l'argent que j'en ai retiré, j'ai volé au lieu où l'on tiroit la lotterie; je me ſuis cru au comble du bonheur en trouvant encore des billets, & pas un de mes numéros n'eſt ſorti. Juge de mon déſeſpoir. La douleur m'accable, je tombe ſans connoiſſance, on m'environne; à force de ſecours je reviens à moi, je ne puis me ſoutenir; je dis ma demeure, & l'on me conduit ici, comme je comptois y revenir, ſi j'avois été plus heureux. Voilà ce qui a cauſé mon erreur.

PAULINE.

Eh bien, mourons; que pouvons-nous attendre actuellement? Les horreurs de la faim qui termineront lentement notre vie, qui nous ôteront la force de nous tendre les bras en expirant?

M. DE S. FIRMIN.

Quelle affreuſe extrémité! Étois-tu faite pour l'éprouver? Ah! ſi le Ciel veut une victime, c'eſt moi ſeul...

PAULINE.

Quoi, tu pourrois mourir, & me laiſſer... Ah! qu'il ne nous ſépare pas; mais que dis-je! peut-être en ce moment... cher époux...

Elle le tient embraſſé par le milieu du corps. Que rien ne nous déſuniſſe, la mort même.... *On entend du bruit.* O Dieux ! Barbares, arrêtez.

M. DE S. FIRMIN.

Que dites-vous ? quel effroi !

PAULINE.

C'eſt lui-même ; je me meurs ! *M. de S. Firmin la ſoutient.*

SCENE XI.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE, DUMONT, DUPRÉ.

DUMONT.

VIENS ; c'eſt ici.

DUPRÉ.

Ah ! Monſieur, dans quel état je vous retrouve !

M. DE S. FIRMIN.

Eh quoi, Dupré, que me veut-on ? Mon oncle me fait-il arrêter ? Pouſſe-t-il la barbarie....

DUPRÉ.

Votre oncle ? Ah ! Monſieur, il eſt mort.

M. DE S. FIRMIN, *ſoupirant.*

Mon oncle eſt mort ?

DUPRÉ.

Oui, Monſieur, & je vous cherche depuis trois jours pour vous l'apprendre. Il eſt mort déſeſpéré de vous avoir traité avec tant de rigueurs, & il vous a donné tous ſes biens.

M. DE S. FIRMIN.

Ah! pourquoi a-t-il attendu juſqu'au dernier moment à me donner des marques de ſa tendreſſe! qu'il m'eût été doux de lui prouver mon repentir & de le voir me regarder ſans colere avant de mourir!

DUPRÉ.

Vous connoiſſiez ſon caractere infléxible; la maladie l'avoit bien adouci.

M. DE S. FIRMIN.

Chere Pauline, après tant de maux, votre vertu eſt donc enfin récompenſée!

PAULINE.

Il m'eſt bien doux de n'avoir plus à craindre pour vous; mais S. Firmin, allons trouver M. Vincent, nous devons le ſecourir promptement.

M. DE S. FIRMIN.

Vous m'avez prévenu, chere Pauline, & je n'en ſuis point jaloux, nous penſions de même;

Voilà comme il faut rendre graces au Ciel de ſes bienfaits.

PAULINE, *avec joie.*

Nous ſommes trop heureux ! le voici.

SCENE DERNIERE.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE, M. VINCENT, DUMONT, DUPRÉ.

M. VINCENT, *vivement.*

MADAME....

PAULINE.

Monſieur Vincent....

M. VINCENT.

On m'a prêté deux mille écus, & je vais les partager avec vous.

PAULINE.

Quel homme vous êtes !

M. DE S. FIRMIN.

Mon ami, nous n'en avons plus beſoin ni vous non plus, vous en pouvez être bien aſſuré.

M. VINCENT.

Seroit-il bien poſſible ! qui peut mériter autant que vous d'être toujours heureux !

PAULINE.

Vous, M. Vincent.

M. DE S. FIRMIN.

Oui, chere Pauline. C'est en partageant le bonheur qu'on peut l'accroître & le fixer. Soyez-en le témoin, Dupré, & ne nous quittez jamais.

EXPLICATION

DES PROVERBES

De la sixiéme partie.

FIN.

